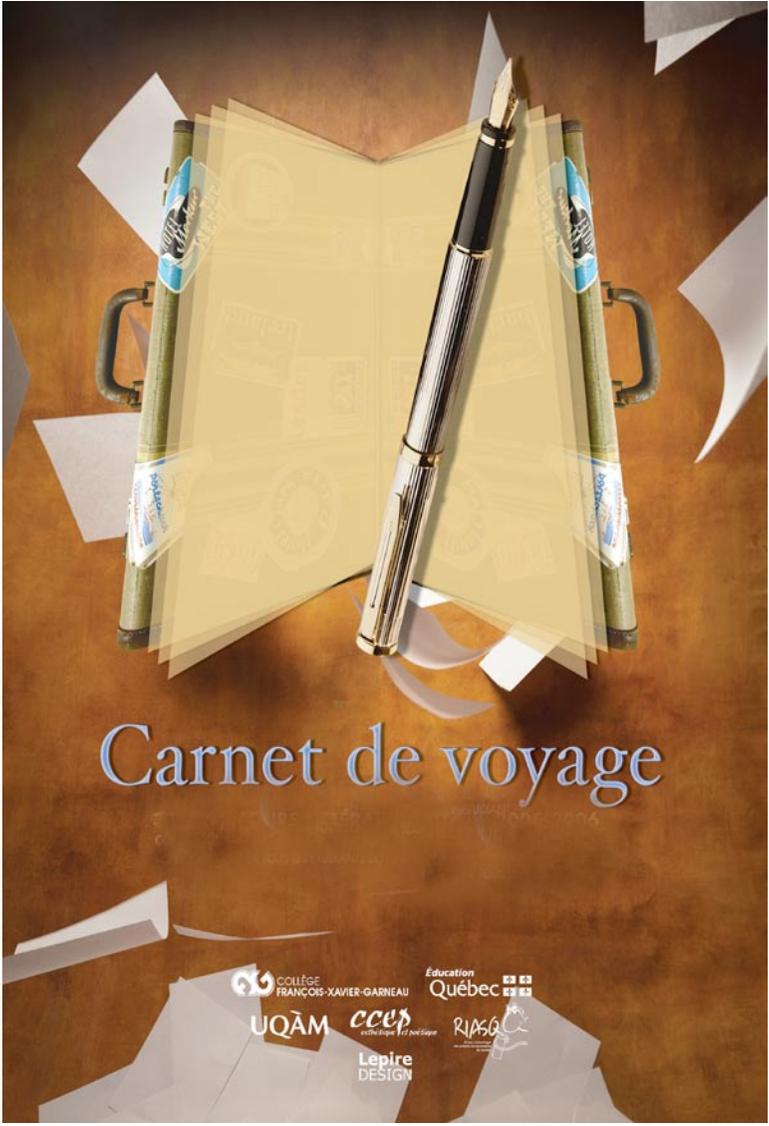


Carnet de voyage

Lauréats du 30^e concours littéraire

Critère

2005-2006



Carnet de voyage


 COLLÈGE FRANÇOIS-XAVIER-GARNEAU
 Éducation Québec

 UQAM
 CCES

 RIASA

 L'ÉPIRE DESIGN

Remerciements

Le concours littéraire Critère n'aurait pas pu être réalisé cette année sans la participation de ses partenaires:

Le ministère de l'Éducation, des Loisirs et du Sport du Québec



La Chaire en esthétique de l'Université du Québec à Montréal



L'Université de Sherbrooke



L'Association des parents, l'Association des étudiants,
la Fondation et la Coopérative du Collège François-Xavier-Garneau



Lepire Design



Concours Critère

Concours littéraire organisé par le Collège François-Xavier-Garneau, avec le soutien financier des Collèges participants et de ses partenaires.

Direction et organisation

Collège François-Xavier-Garneau

Georges Desmeules, directeur du concours

Jean-François Bouffard, conseiller à la Vie étudiante

Membres du jury

Christiane Lahaie (professeure, Université de Sherbrooke)

Serge Lamothe (écrivain, vice-président de l'UNEQ)

Denys Lelièvre (professeur, Collège François-Xavier-Garneau)

Secrétariat et administration

Concours Critère

1660, boulevard de l'Entente

Québec (Québec) G1S 4S3

Téléphone: (418) 688-8319, poste 2406

Édition

Georges Desmeules, coordonnateur

Claude Albert, mise en page

André Gaulin, révision linguistique

© Concours Critère

Dépôt légal - 2^e trimestre 2006

Bibliothèque nationale du Québec

ISSN - 0384-0174

Sommaire

| | |
|---------------------|----|
| Remerciements | 7 |
| Crédits | 8 |
| Sommaire | 9 |
| Préface | 11 |
| Avertissement | 14 |

Écrits des lauréats

| | |
|--|-----|
| Catherine Arsenault <i>Voyage plus ou moins réel d'une plus que moins folle</i> | 15 |
| Emmanuelle Belleau <i>Esse de Mamelon</i> | 27 |
| Simon Boulerice <i>Je suis passé devant chez toi [Une pérégrination pathétique]</i> | 39 |
| Alexandre Gilbert-Vanasse <i>Présences</i> | 53 |
| Laurence Grenier-Laroche <i>La brousse</i> | 71 |
| Mylaine Massicotte <i>Les pendules</i> | 83 |
| Geneviève Morin <i>Avec nos pieds trop petits pour la mer dévoreuse</i> | 99 |
| Tatiana Saint-Louis <i>Digression du déplacement septentrional</i> | 115 |
| Répartition des prix | 129 |

Préface

Carnet de voyage

Il n'est plus très courant de nos jours de prendre des notes en découvrant de nouveaux lieux, de nouvelles villes, de nouveaux pays. Nous sommes loin du temps des grands explorateurs qui, en traversant les mers munis de l'astrolabe, établissaient des carnets soignés pour préserver leurs observations de l'oubli, sinon des déformations de la mémoire. Aujourd'hui, il n'en va plus ainsi. Les voyageurs se racontent encore, mais ils confient à des appareils d'enregistrement le soin de saisir ce qui se produit dans l'instantané. Comme si une photo, une vidéo ou une bande sonore possédaient plus de réalité que la parole.

Qu'arriverait-il toutefois, par exemple à la télévision, si l'on présentait des images du monde sans y ajouter des commentaires ou une analyse ? Dans bien des cas elles perdraient une bonne partie de leur signification et laisseraient le public indifférent. À l'inverse, il demeure tout à fait possible de raconter une tranche de vie sans présenter une seule photo, un seul film ou un seul enregistrement. Le langage verbal, de fait, procure une souplesse d'expression et une capacité d'adaptation auxquelles le développement des technologies n'a rien enlevé.

Sauf que de nos jours, tout doit aller plus vite. La vie est trépidante, la consommation précipitée et les émotions exacerbées. De se raconter

tout de suite à la faveur des événements convient à la plupart des gens, mais d'écrire ce qui a été vécu semble demander trop de temps et de ressources pour la majorité. Difficile de s'arrêter, de prendre du recul par rapport à l'actualité, d'interpréter le réel autrement et de s'exprimer en conséquence.

Ce qui est contraint, d'un autre côté, prend de la valeur du fait de sa moindre fréquence. Il se forme dans l'écriture une vision du monde inhabituelle, distancée et forcément structurée. Et lorsqu'on y mêle de la fiction pour révéler de nouveaux contours de la réalité, il en résulte une prise de conscience qui peut être remuante.

Nous nous trouvons dès lors en pleine littérature, là où l'aventure, la marginalité, le risque, l'amour, la sensualité, l'étrangeté ont toujours été des sujets de prédilection. Les auteurs rassemblés dans ce 30^e numéro du Livre des lauréats du Concours littéraire Critère se trouvent aux antipodes de l'écriture journalistique : ils ne font pas un récit détaillé de faits vérifiables, ils explorent plutôt ce qui a été peu constaté.

Il leur avait été demandé de réfléchir sur le thème du « voyage ». Sur cette expérience initiatique chez les jeunes qui permet de découvrir rapidement un au-delà de soi. On aurait pu s'attendre à parcourir le monde et à se faire vanter les mérites de l'« autre », de celui et de celle dont la vie est enviable par le fait de l'éloignement et de la différence.

Rien de cela dans les pages qui vont suivre. Peut-être qu'à force de raconter le voyage au retour, en pleine sécurité, beaucoup en ont exagéré les mérites et oublié l'effet de dépaysement. Personne ne part sans assurer

ses arrières parce qu'il est difficile d'affronter l'inconnu, de rompre ses habitudes, de perdre momentanément son statut. De retour au bercail, en récompense de tels efforts, il est tentant de dire que la vie est bien meilleure dans le jardin d'autrui.

Aucune complaisance de cette sorte dans les textes de ce recueil. Le voyage s'y trouve redéfini. Nul besoin de se déplacer pour connaître l'ailleurs, la terre promise, le bien précieux. Le périple peut aussi bien avoir lieu sous une cloche de verre, un confessionnal ou un réfrigérateur que dans un véhicule à proprement parler. Ce qui importe à nos auteurs, c'est de montrer que le « départ » est inévitable, qu'il est une condition de la maturité, qu'il est une étape indispensable au renouvellement de soi. Pour tous les personnages, le « transit » entraîne une perte de contrôle, un égarement, une rupture, un effacement qui, minutieusement consigné dans le carnet de voyage, s'affirme être le principe même de la croissance personnelle. L'« arrivée », quant à elle, constitue certes un aboutissement, mais aussi un moment de grande stupeur compte tenu de la perte de points de repère.

Nous nous trouvons à des lieues des Clubs Aventures et des jolies vahinés. Chacun fait sa chance et mérite ce qu'il devient. D'une certaine façon, le voyage n'est jamais qu'un passage de l'enfance à la vie adulte, dans un parcours qui nous rapproche toujours un peu plus de la mort.

Claude Albert

Avertissement

Quelques auteurs ont sciemment recouru à une disposition inhabituelle du texte pour créer des effets de sens. Le lecteur est invité à en tenir compte.

Voyage plus ou moins réel d'une plus que moins folle

Par Catherine Arsenault

Asile X, jour Y de l'année Z

Objet : Vous expliquer les raisons de mon voyage.

Cher, bien-aimé, précieux et honorable c.,

Je ne passerai pas par les quatre chemins de Rome : le seul voyage que j'ai réellement fait, c'est à l'asile du coin. Pourquoi ? Pour avoir trop joué à *Politesse*¹. J'ai préféré m'enclôtrer profondément. Socialité alitée, j'ai pu faire place à une folie avec qui j'ai voyagé sans date, ni vérité. Lors de mes voyages, j'ai boudé les humaines relations et comble d'*autoréfutation*, je les ai aussi envenimées. Vous en êtes le seul témoin et vous me suivrez tout au long de ce trajet.

Non affectueusement et sans plaisir de vous revoir²,

F.

Pièces jointes : Mes péripéties de folie

1- Jeu qui consiste à faire croire à quelqu'un que nous lui donnons toute l'attention qu'il mérite en tant qu'être humain respectable. Par exemple : —Bonjour ! Comment ça va ? (Je m'en fous !) —Quoi de nouveau ? (De quoi pourrait-on meubler ce silence ?) —Ah oui ! —Moi aussi ! (Pas du tout !) —Au revoir ! (Espérons qu'on ne se revoie jamais !)

2- Il faut bien arrêter de jouer à *Politesse* !

Visite des lieux moscovites en deux actes

Acte I

Casse-noisette me craque
dans les grands ballets de Moscou

pour tout avouer
j'en ai la robe glacée de sens
pour tout avouer j'y perds toutes mes noix
sans exception

maintenant légère
ma féminité de Gwendoline
s'évapore à l'envol
aérienne de froufrou
et de crinoline

Acte II

À l'entrée du Grand Théâtre de Moscou
le concierge Stanis lave mes skis
il refuse de me voir patiner
dans l'espace d'un grand mentor

pendant ce temps
l'écureuil et la mouette
rongent le pirojki de la cantatrice
pendant ce temps
je me désillusionne innocemment

pendant ce temps

je porte le théâtre
telle une femme en scène de Tchekhov

Deux minutes en Thaïlande

Une grande route
composée de cet élément
prédestiné à être surnommé
« la hache des deux eaux »

j'y suis
depuis cinq jours
avec ma valise
d'espoirs non sociables

tranquillement
mais sûrement
je me laisse sombrer

personne ne me regarde
tant mieux

je vis le

(vide)

le dessous de mes nasaux
barrage électrique vivant le déluge
à la vitesse de la création
d'un ampère hypothermique

et il fait un bleu marine mouillé
un bleu marine coul|||||||||||||||||||||||||||||||||lant

Cette histoire est floue
mais je crois que
la Thaïlande m'a submergée

Petite culotte et rumeur brésilienne

Mes connaissances sur le Brésil
tiennent sur un fil :
la petite culotte et LA rumeur

rumeur qui a déplacé l'amalgame de l'Amazone
sur des épaules d'indigènes

indigènes qui ont subi les flagelles hémorragies
des oranges sanguines

oranges qui se promènent pieds nus sur le mimosa
des cendres d'une brûlerie de café

étrange que la colonne vertébrale du Chili
n'en soit pas encore de caféine

Excuses et pardons

J'empeste à Budapest
j'ai honte
de ma Hongrie rêveuse

devant le Danube turquoise
je m'accroupis de courtoisie
pour un premier salut hésitant

je n'en ai rien à faire
mes reins me grognent
leur magyar contre moi
tels des Tsiganes en furie

Et si j'étais amérindienne ?

Mon thé chaï
dans les poches je vagabonde *amérindiennement*
dans les épices que m'offrent les gens
et sur le chemin je les dispose à un angle parfait de 77.5°

et je lance des plumes
pour ne pas perdre mes origines

et si cette tribune orange m'était tribune inespérée

je continue à marcher
pour me perdre plus

Course entre balles et cow-boys

Je plumbe mes avenues
pour me retrouver
Tombstone arizonien

fauve
je me file parmi les tombes
des ancestraux indiens et cow-boys
batailles en poudre de sable

je défile à la course
les saloons
les écoles à barreaux
les portes battantes
et les toilettes en fer
pour fuir les balles modernes
et les cravates se pendant aux toits des restaurants

ici je refile la hantise des fusils de plastique

c'est vrai
de fil en aiguille

je me croirais dans une classe
où l'on conjugue le verbe mourir
pour se faire croire qu'on s'infuse le français
une classe où la torture s'avise française sur les murs

oui, je traverserai tout cela
pour me retrouver sous un palmier
qui me bombardera paradoxalement ses fruits

L'Alberta, les cheveux au vent

J'ai envie de souffrir
de vivre
et de tomber dans les blés

[Les vaches poussent à un rythme fou dans les champs d'Albert
comme les feuilles d'érable sur le drapeau canadien
en fait c'est tout ce qu'il a]

regarder la dorure frôler les céréales
sécher le champ avec mon souffle...

Eaux d'épuration

C'est sur l'équateur que je me suis léché les idées
la cure des algues dans le bleu de mes yeux
m'a turquoisée jusqu'à ma plus infirme cellule

quand je dis turquoisée
c'est positif c'est bleu c'est vert
comme les couleurs idéales

c'est transparent aussi

cellophane accessible
le douanier a pu lire mon âme

Panne des sens

Ici en Mauritanie
il y a 8 automobiles pour 1 000 habitants
Je les ai cherchés
ces miracles roulants
et je les cherche

c'est ce secret de pays
que l'Harmattan me souffle à la gorge
tandis que je nomade
pauvre d'ouguiya aux poches
c'est ce secret de pays
que je range dans le dossier
« poussières et foutaises »

de ma pelle à château
je coule le sable
dans les parois inutiles à ma vie

corps de sable
il ne reste plus d'espace pour l'huile
qui commence maintenant
à me percer goutte à goutte
pour mieux friser au soleil

telle une voiture défoncée à l'os
je détraque au 3^e degré
Maurice le mécanicien
n'est pas là pour me réparer
de ma pelle à taudis
je me mets à creuser

allez petit rat ! creuse creuse creuse
Sa ha ha ha ha ha ha ha ha ha ! Je délire !
je vais creuser jusqu'au gypse musulman ! Sa ha ha ha ha ha

!Que se taisent ces fous !

Le Lagon me pleut dessus
en fait, je m'y baigne
au marché les habitants me vendent de la salade
et ils me glissent une suite de mots

c'est le plus grand lagon du monde disent-ils
je suis la plus grande sensible du monde et je ne l'expose pas moi !
en fait ces mots donnés à cœur et puissance par les marchands
se glissent plutôt dans l'oreille de Ness de la chance

foutaises !

Opération ne provenant pas d'une mafia italienne

Torino
motel de luxe
oiseaux en vocalises
me réveille en suspens
momie
je me rends au carreau

ma voix s'opère a capella
pour un opéra rossinien
jusqu'au rouge de ma gorge

et passe l'impressionnant italique
qui me propose une expansion de scène colorée
il lance ma voix
et la gondole entre les arches

Promenade rêveuse en R

L'accent argentin se roule à mes oreilles
je ne ferais qu'un roupillon bien aéré
rien de risqué
rien que pour dormir

je ne suis pas grossière lorsque
je roule sur la voix des R
avec mon motorisé

bref je m'autorise
à boudiner un rêve
frôlant réflexes et réflexions

Désert en papier sablé

Voilà
mon dromadaire pied percute
le matelas granuleux du Tunis

Tunis selon
le Larouquine 2006 : terme employé pour désigner un ciel aquarelle
sans eau
le Labrune 2006 : expression illustrant un ciel aquarelle avec eau sèche

bref
mon squelette de calcaire
s'étend en guimauve
sur ce sol de couscous aride

je ne vois plus que mon hijab
et les ailes sablonneuses
qui atterrissent sur mon iris aéroport

et si la Méditerranée s'injectait par le Coran ?
à ce point cardinal je ne peux qu'interagir
je ne peux que laisser les grelots de ma jupe
danser à la vague imaginaire
je ne peux qu'halluciner un petit prince d'orge

Quelques clichés de la France

[cliché 1] Mon visage se torsade
[cliché 2] quand devant Eiffel
[cliché 3] tu me raptas de ton objectif
[cliché 4] j'étais venue filmer la France
[cliché 5] [un sourire]
[cliché 6] [un clin d'œil]
[cliché 7] et voilà que je rate l'Europe entière
[cliché 8] pour dormir ton béret posé sur les seins

[cliché 9] 3 nuitées parisiennes
[cliché 10] 24 polaroids
[cliché 11] et
[cliché 12] je blâme ton franc cliché
[cliché 13] qui me condamne à respirer
[cliché 14] avec un goulot de bouteille de vin
[cliché 15] bouché par Noix de Grenoble

[cliché 16] ton franc cliché
[cliché 17] qui m'incite à coller
[cliché 18] mes peines et fennecs
[cliché 19] à tes sacrées chaussures brillantes

[cliché 20] de tes groseilles réalisations
[cliché 21] de tes bries légers
[cliché 22] de ton petit oiseau qui va sortir
[cliché 23] que dalle de bonheur

[cliché 24] le film est fini

Décalage horaire crucial

C'est pathétique
d'avoir les ongles roses
à savoir que le printemps ne m'attendra pas

pourtant je lui ai promis
de revenir à temps
mais mon vol
a été retardé de 2 heures

conscience de la prouesse de mes dégâts
je paierai
cette saison
sera infernale

et hivernale

La Chine et moi

Pour finir
ma seule expérience avec la Chine
c'est l'encre que j'ai jetée dans la cuvette
après avoir
échiné ce foutu carn

Esse de mamelon

Par Emmanuelle Belleau

-9 avant
Mamelon

Mamelon se trouvait au centre, point de rencontre, mitoyen entre la conscience et la femme. Quelque part, près de l'acceptation de soi, de sa vie. Un souvenir dont on vient de réaliser l'existence. Tout neuf, encore, inexploité. Une terre vierge à violer, à abuser jusqu'à plus soif.

Je ne m'étais jamais vraiment attardée à regarder, à vivre Mamelon. Aucun intérêt. Sans goût. Sans saveur. Pourtant. Au fil des années, la ville m'est apparue. Je ne sais trop pourquoi. Je devais en avoir le besoin.

L'envie d'y aller est subite. Ça vous prend à la gorge. Un sac de poussière. Tombant. À la renverse. Un flacon vide de sens. Pourtant. Un rien, contenant tout l'absolu. Un tant soit peu de connu. Il ne suffit que d'un pas. Il ne suffit que d'y penser. Fléchir. Plier. Repli des songes. *Les coulisses d'une nouvelle réalité à apprendre.* Il s'y cache quelque chose de trop subtil pour en saisir la présence, mais qui subsiste en épiant la populace. *Pourtant.* Pourtant. De petits esprits étroits de glandes. Glandés comme une mamelle.

-8 avant
Mamelon

Je la connais, cette envie. Quand je mettais ma main sur mon cœur, simplement, tout naturellement, aussi facilement que je l'écris, j'entendais mon cœur à travers ma peau. J'aimais ça. Je me sentais vivre. Mamelon criait en moi. Mon cœur résonnait à son écho aigu. Il se

déchirait sous les pulsions que m'imposait l'envie. Désir. Besoin. Alors, ces fois-là, je mettais mes mains sur mon sein, et elles, en bougeant mes organes, répandaient cette réclame à travers mon corps, se heurtant, rebondissant sur des obstacles. Ça ne me faisait pas *mal*, je vous l'assure. C'était juste différent, je m'y suis habituée. Comme à toutes choses. *Je devenais vivante*. Je pensais à vivre Mamelon. Je pouvais alors parler, ou du moins avoir un souffle.

Des fois, pour jouer, je retenais mon souffle. Ma peau devenait grise. Sans vie. Je jouais aux mamelles.

-7 avant
Mamelon

Tout autour. Tout en rond. Demi-sphère. Le dôme. Un dôme invisible qui recouvre la ville. Une masse spectrale grise. Probablement puante, car tout ce qui est gris pue. Je le sais et c'est tout, point final. Le dôme sert à s'autopolluer les poumons, à s'autotuer tranquillement, au fur et à mesure que l'on vieillit et que l'on pense grand et ambition, et à s'automutuler le cerveau. Un dôme autosuicidaire, *cage à meurtre*. Un arbre en feu, d'où l'on extrait une essence de dépendance aux riens qui ennuient.

Le dôme s'assoit sur son pouvoir et contrôle. Mamelon se construit à ses pieds. On crée alors, pour lui plaire, des maisons de soufre et de souffrances, des églises en perdition et en menteries, des tours à bureau hautes comme le ciel pour louer ses mérites et ses vérités, ceux et celles de tous ses communs. Les rues étroites se collent et se croisent pour laisser la place aux artères principales. Les amoncellements d'ordures obstruant les moindres parcelles du sol, le cachant à la vue de tous. Une injure de regarder en bas tandis que le dôme était en haut. Rues étroites. Gens étroits d'esprit. Mamelon est Sodome. Une ville déchet, bonne à jeter. Une bombe puante, à retardement, irriguée par des égouts rouges. Égouts rouges à plaquettes noires. Il y a tout de même un avantage à

toutes ces laideurs inutiles : tout s'harmonise parfaitement, car tout est gris. Gris et rouge. *Rouge de sang*. Mamelon sangsue.

Parfois, la nuit, on entend le souffle. Du dôme. Son haleine perce alors ses lèvres cousues et libère un air saturé, pourri. *Cela vous prend à la gorge* ; et puis, en quelques instants, la ville se recouvre de crasse, d'une couverture nocturne, d'un filet de bave qui tombe lentement à travers les lèvres ficelées du dôme.

De ce filet naît la société mammaire. Une société de crasse. De consommation, de culture laitière et bactérienne, de gras et de crème surie, juste bonne à cracher. Au travers, on voit se réveiller des grumeaux. Du gras mal dilué qui finit par durcir. Le calcium aidant, forme un semblant d'os dans ce tas grisâtre. Naissance de mamelles. Prématurées. Mamelles mortes-nées, prédestinées. Le berceau. La tombe. Pourtant. Pourtant. Mamelon se peuple de mamelles. Un salon des races. Des vendeurs de vérités absolues. Eux, tout comme moi, ils jouent. Ils sont les acteurs d'un film en noir et blanc, avec une fin trop prévisible, *celle où ils vont mourir*. Donc, ils jouent, du moins c'est ce qu'ils croient. Ce sont eux les jouets. Ils se trouvent entre les reflets cassés du miroir du dôme, d'une puissance archaïque. *Les premiers traits d'un cancer*.

-6 avant
Mamelon

Les mamelles sont en vérité des automates, des petits robots, des rognures d'ongles, de petits riens mécaniques vivant dans un monde statique, gardien des théories usées. De longues mamelles. De longs corps anguleux et nus. Une esquisse au fusain d'une génération prépubère d'humains.

Les femmes se promènent dos courbé, l'échine perçant leur peau, des couteaux de cuisine. Cheveux filasses. *Les seins*, lorsqu'elles en ont, aplatis, allongés par leur posture. L'air les assèche lentement, les ternit, en

creusant de petits sillons sur leur poitrine. *Les cicatrices, trouant, pelant le derme d'avoir trop vécu, d'avoir été trop vues.* De trop avoir joué aux dames de salon. Flancs usés par le dôme. Jeux de salon. Jeux d'amour avec du verre cassé. Les entrailles déchirées. Fleur de peau. La peau teintée de mauve, assombrie par le miroir sans tain. Laides à en crever. Pourtant. Je les aime.

Les hommes, eux, les jambes frêles, pliant sous le poids du reste du corps. Ventre. Tout autour. Tout en rond. Demi-sphère. Des enfants-dômes. Les yeux disproportionnés, serrés dans leurs orbites. Veinés de sang. Tous pourtant se sont fait tromper par les apparences, à en devenir aveugles. Aveugles de tout et du rien. De leur réalité mécanique et plurielle. Le crâne croulant sous une aile de corbeau. Mince couche de poils fins et gras, de poils gris. Évidemment. La peau flottant comme *une couverture*, un tissu de chair.

Mon seul rêve est de les porter. *Les toucher.* Encore plus déchirée entre l'envie de la tendresse et la mollesse du contact de leurs chairs et mon envie de les mordre et de les lacérer. *Leur rendre ce qu'ils font subir chaque jour à ma peau.* Tortures permanentes. *Traitement.* Un peuple ravageur contrôlé instinctivement par l'esprit de la chair. Pourtant. Pourtant. Je les aime.

-5 avant
Mamelon

L'enfance n'existe pas à Mamelon. Une perte constante à rattraper dans des mailles. Coule de nos doigts et tombe, filets remplissant les égouts. L'enfance y est gardienne d'un troupeau de monstres. Plus monstre elle-même. Femme-bête et hideuse. Néocore de la matière, des temps nouveaux, des nouveaux modes. Elle les regarde. Regarde et trouve sens. Se remonte, les abaisse. Gardienne d'un troupeau de monstres. Dualité. Ils se sont faits d'elle, de ce qu'elle ne voulait pas. Restes et déchets. Leurs estomacs, les tiens, *les miens.*

Touche-moi. Hideuse bête, car *je mémiette* parmi ces Mamelles. Stop. Rugueuse femme. Apprends du pervers et cruel. La question du monstre est celle de la femme. Semblable. Pareil. Monstre, femme hideuse. Autosite de mon corps.

Va-t-en, je ne veux plus te voir. Je dépends de toi. De Mamelon. Arrête. J'embrasse droit tandis que tu tanges et penches. Coule femme hideuse, bête. Une fois par mois, tu perds. Mamelon face aux Mamelles. L'enfance contre la féminité. Moi contre moi. Ton sang coule. Et moi, je suis monstre. Imagine et exhorte. Renonce.

L'enfance est aveugle. J'ai ses yeux et je vois, maintenant, désormais. Elle-même, monstre. L'instinct ressort. Je suis monstre, gardienne de mon corps. Incompréhensible. Imprégnant ma peau de son parfum. Amer. J'ai tué l'enfance. Elle gît sous les ponts des veinures. Morte monstre-enfant. Renaissance en femme. Cercle. Cycle. Mensuel. Menstruel. Rouge. Colérique et monstrueuse femme.

Silence, je veux dormir. Et je tombe. Le dessus est à eux. Je cède. Le rouge reste. Mon domaine, je le garde. Il m'appartient. Monstre. Je retourne en tes profondeurs. Ma grotte. Hideuse. La bête rentre chez elle. Gardienne d'un troupeau de monstres, et plus monstre elle-même. Hideuse bête. Oublie. Continue. Femme, avant tout. Monstre elle-même, monstre toi-même.

Ce sont tous des enfants en perpétuelle quête. Ils essaient ainsi de lutter contre leur propre nature. En voulant tuer l'enfance, j'ai voulu les affaiblir. C'est moi qui suis faible. *Je tente de me persuader de ces nouvelles vérités et je perds.* La renie. Mamelon est dur à confronter. Un dôme. Un mur plan. Épais. Sans échelle. Auquel on ne peut qu'être inévitablement acculé ? Seulement pour le traverser, une corde synonyme de *l'acceptation*.

Grossir. Personne n'est complet ici. Ils sont tous complets de gris. Le gris a rongé leur cerveau. Tout le monde est soi. Tout le monde est tout le monde. Un seul monde. Une seule personne. Il ne leur faudrait pas grand-chose, seulement une tête. Continuelle machine, lieu mythique de toutes dimensions corporelles des mamelles. L'utérus psychologique. C'est là que tout commence. Espoir. Le liquide amniotique. On peut y penser. Une échappatoire. On peut y croire. Une nouvelle vue. Le simple mouvement, si simple pourtant, celui d'ouvrir une paupière. D'ouvrir sa pensée. Doucement, l'utérus envoie un signal, une petite onde de choc. L'échine se dresse. Le visage la reçoit, se décontracte. La pupille bouge, se colore de plomb. L'iris, quant à lui, définit le possible et l'infini, l'encre inconnue. Les muscles se crispent. Puis, tout commence. Les cils battent, tamisent la lumière aveuglément grise. Tout devient plus petit dans l'œil. Microscopiquement petit. On a tant voulu, tant souhaité cet instant, que l'espace d'un moment, tout semble s'écrouler ; alors, on hésite. Une force gigantesque nous pousse à continuer. On ouvre les yeux. Un premier souffle, un cri ultime. L'accouchement d'une pensée nouvelle, celle de soi, la sienne.

Mais rien, car ils sont tous non-voyants. La pensée, alors, devient un contraceptif bon à jeter. Tout comme les mamelles. Un palier de l'ignorance.

Pourtant. Pourtant. Je les aime. Je crois qu'ils ferment tous simplement leurs yeux aux lumières humaines pour quelqu'une plus puissante. Vision intérieure. Corps sans importance. Physiquement. Extérieurement. De toute façon, qui serait là pour en juger ? Ils vivent en eux. Je les aime pour ça. Pour leurs belles infirmités.

Un jour. Je vais être. Être. Vivre tous. Pourtant. Ils se sont fait tromper par les apparences, à en devenir aveugles. Aveugles de tout et du rien. De leur réalité mécanique et plurielle.

Je les aime. J'ai renoncé à les changer. *C'est à leurs yeux que je suis infirme.* Différente. Moi, je suis entière. Entièrement moi. Une personne complète et définie, définie par leur troupeau de moutons laitieux. Un trait de feutre dans un monde de plomb. Se dissocier. Ne pas être originale, juste être soi, soi-même, plus que les autres ne le seront jamais. Je le suppose, car je ne suis pas les autres. Sinon, je serais une mamelle. Je les aime. Souffrance. Amour. Devenir. *Esse.*

-3 avant
Mamelon

Mamelon.
Terre fondatrice blanche.
Lait de verre.
Miroir lacté.
Balle à blanc.

Avant. Maintenant.

-2 avant
Mamelon

Aujourd'hui, il n'y a *qu'une rencontre.* Avec une femme. Avec un reflet de ce que je crois percevoir de moi. Une rencontre comme une obsession. Pour m'accaparer. Un vague désennui. Une femme. Accroupie sur elle-même. La tête tournée, regardant je ne sais trop quoi. Un vide occupé. En pose fœtale, elle fixait. Son buste caché par ses bras repliés. *Ses seins absents,* laissant comme seules traces de leur déracinement de longues gorges charnues. Deux cicatrices. *De dignes substituants.* Résidu de douleurs. *De la plus grande perte* pour la femme. Une certaine forme de Féminité. Femme seule. Délaissée. Femme barrée.

Elle aurait pu être ma sœur. Un moi imparfait. Je voulais me plaindre sur son épaule qui ne m'accoûtait pas encore. J'avais envie de l'aimer. De la prendre dans mes bras. De la bercer. De lui faire voir ma

présence. De lui paumer sa poitrine. *De lui faire croire un instant qu'elle en avait encore une.* De lui chuchoter. De lui dire qu'elle reste belle. Qu'elle reste femme.

Je n'ai pas réussi cette fois-là. La peur subjuguée. Le rejet débridait sa peau cicatrisée. La sienne. Mienne. Je me sens inentamée et toute seule. J'erre et je l'attends, encore et toujours, je reste là, *en contemplation*, le corps fixe. Mime de son regard. Je m'en veux. Je pleure. J'aurais voulu être une femme barrée, moi aussi. Douleur. Amour. Femme.

-1 avant
Mamelon

Je les ai longtemps regardés se promener. Dans les rues, dans les boyaux, dans les venelles, dans les culs-de-sac, à la recherche d'opium. L'opium du peuple. *Parcelle de cancer.* Une euphorie quotidienne. Joie et rire du dôme. Le suc du dôme qui opiacent leur vie. La ville se métamorphose alors en véritable fumerie. Pullulant d'opiomanes. Orgie de points noirs. Fumer. Manger l'opium. Se faire croire que ça enlève une certaine faim. Fin.

Chaque jour, le même rituel. L'errance quotidienne. S'enfonçant de plus en plus loin dans les murs du dôme. Un jeu de cache-cache perpétuel. Tour à tour, soulevant milieux et coins dans l'espoir de trouver. Égarement qui s'avère perpétuel. Les heures filent et les mains restent vides. Les mamelles finissent par s'aterrer. Ils se lovent parmi les résidus. Des sacs à poubelle. Inaugurant par leur sommeil leur nouveau nid. *La nuit en attente.* Recommencement. Le dôme, sans qu'ils ne le sachent, coupe leurs ailes chaque fois qu'il ferme les yeux. Une condamnation à l'errance quotidienne.

Je ne peux pas me permettre de les juger. Pourtant. Ils se détruisaient un peu plus chaque jour. *Enfant en masse informe, noire.* De longues mamelles. De longs corps anguleux et nus. De gros corps informes et nus. Pourtant, leur mort me donnait envie. Cela leur allait

si bien. Sans nostalgie. Sans regret. Sans Dieu, ni dôme. Sans rien. Un simple flot de moutons de lait que j'enviais pour leur union. Leur unicité. Je voulais, tout comme eux, mourir. *Esse. Mourir.* Je les aime.

Leur victoire sur eux-mêmes. Sur le dôme. Pour gagner *la dernière bataille.*

0

Mamelon

Un jour. Aujourd'hui, ils en ont eu assez. Assez. Assez pour faire une montagne d'opium. Vous auriez dû la voir. Même si le dôme les avait tous cloués au sol, elle serait née. Une immense montagne noire. Un bloc de charbon. Les mamelles s'agitant tout autour en petits diables. Un enfer sans chaleur, juste gris. Ils se précipitaient en tout sens. Perdre la tête. Empilant les morceaux, se confondant parmi eux. Certains, pris par leur foi-mentie, se suicidaient sur la montagne qui se formait. Un autel où le sang du peuple et du dôme se réuniront. Aucune compréhension de la situation. Obéissance à une puissance qui, pour une fois, dans leur tête, n'était pas celle du dôme. Pourtant. Pourtant. Je ne suis pas sûre qu'ils aient aimé ça. Sur le coup. Sur l'instant.

Atteindre le dôme. *La pointe du sein.* Moi aussi, ce jour-là, j'en ai eu assez. Je *savais ce qui allait arriver.* Pressentiment. Pourtant. *Les forces autres s'emparant de moi. Les miennes m'ont quittée.*

En troupeau de moutons, ils l'ont gravie. Jusqu'au dôme, prenant chaque couture qui obstruait la bouche du dôme, s'y accrochant, tirant sur les fils ? Coutures. Rapiècement de laideur. Un dôme. S'échappa alors un vent de cendres et d'aiguilles. Le dôme se vidait. Un lent souffle de douleurs et de plaintes. Un repentir du dôme. Des excuses qui arrivaient trop tard. L'androgynisme matrice se meurt. Dôme est mort. Tout comme ceux qu'il contenait. La mère se meurt. L'enfant en son sein aussi.

La carcasse prit un temps fou à s'écrouler au complet. Quand, finalement, tout s'écroula, tout se fixa. Plus rien. Leur monde s'écroulait. Un silence lourd pesait sur les décombres. *Ni joie. Ni pleurs. Ni rien.* De simples mamelles inertes. La poussière tombant dans leurs yeux blancs.

Tous se ruèrent sur les décombres, savourant leur victoire, le corps du dôme. Le corps de leur sœur et frère de lait. Sang de ciment. Caillots de mamelles nues. Je les regarde. Les envie. Moi aussi je voulais manger le dôme. Les autres corps.

Ils ont bombardé Mamelon de leurs cris, touchant cent mille fois de leur main faible, l'épiderme flasque, les parois effondrées du dôme. S'attachant aux ruines. Rampant sur le ver qui déchire leurs ventres ? Souvenirs d'un avant.

Les regards se fixaient peu à peu dans le miroir, couvert de cendres. Les mains ont cessé peu à peu leurs caresses. Les bouches, leurs tendres folies cannibales. Les regards identitaires germent. Ils ont gagné. Leurs premières et plus grandes victoires. *Le cancer a vaincu le dôme.* Le sein.

Pourtant, ils meurent.

Je dépose mes défenses au fond d'une arrière-cour, mes armes au sol, défais ma pensée, ferme les yeux. Si j'avais eu, dans l'instant, des aiguilles et du fil, je me serais cousu les paupières. Aveugle. Et, dans une même lancée, j'aurais ficelé ma bouche, pour m'empêcher de respirer. *Je me suis dénudée.* Approchée du sang gris qui coulait des résidus du dôme. Des frères. Des sœurs de Mamelon. M'en teinter la peau. M'y faire des dessins. *Une reconstitution* de cet événement. Une fresque humaine. Je m'approche d'eux. *Je voulais pelleter mon corps, le modeler, le détruire, avoir des couteaux de cuisine pour colonne vertébrale, des seins usés par les*

regards qui s'y poseront. Je veux devenir de l'argile de Mamelon. J'étrangle. J'étouffe dans l'air pollué de leur sueur aigre. Mais je les aime. Pourtant. Je m'approche d'eux. M'incline.

Hommage aux monstres, aux mamelles qui me font peur, qui m'aiment, qui jouent avec mes sentiments.

Je m'approche d'eux. Douce. Pourtant. Je m'étends à travers eux, à leurs côtés, célébrant avec dégoût la fin du dôme. *Du Sein. Ablation du dôme.* Goûtant la victoire de la défaite du dôme. Je m'étends sur le lit de leur liberté, de leur culture de masse. *Dors et meurs avec eux.* Un choix courageux ou bien un acte qui s'était, sur le moment, imposé à moi comme la seule vérité.

Désormais
Hôpital

Plus rien. Plus d'yeux. Plus de vêtements. Plus de Dômes lorsque je penche la tête. Plus de Mamelons en son centre. Mamelon s'est effondré. Pourtant. Ablation du sein. Je reste dans l'attente. Celle où les murmures de clous sur le béton, de scie me confirmeront la reconstitution de Mamelon.

*Pourtant, moi de mon côté, j'ai un mal étreignant à la poitrine
Au sein. La conscience de mon corps changé.*

Pourtant, je n'en ai plus depuis que le dôme s'est effondré.

Pourtant. Esse de Mamelon.

Vive les mamelles qui m'ont détruite. Vive le cancer.

Je suis passé devant chez toi [Une pérégrination pathétique]

Par Simon Boulerice

1^{er} jour

Je suis passé devant chez toi. Je furetais par là, par hasard. Je le jure. Hier, ça a pris fin. Je ne mourrai pas. On ne meurt pas pour si peu. Il faut des carambolages plus consistants, il faut des lésions significatives. Je suis sans larme à présent. Je ne suis pas un être mélodramatique. Procédure courante : t'extraire de mon corps, simplement. Dorénavant anticorps. Mets-toi bien ça dans... Prends soin de toi. Bonne chance pour le lavabo pour toutes les fois où j'y ai... sans vergogne et sans humeur. Je ne suis pas un être mélodramatique. Donc pas de fiole, pas d'antibiotique, pas de vomissements. Il n'y a pas de quoi avoir des caillots au travers de... Il n'y a pas de quoi.

Je suis passé devant chez toi. Il y avait une lumière subtile. Le frigo peut-être ? Je t'ai imaginé nu dans la lumière du frigo, un carton de lait aux lèvres. J'ai jaloué ta margarine, tes confitures, tes cornichons, tes fruits, tes œufs. Ils ont tout vu, eux.

Je suis rentré chez moi les doigts en sang et je me suis fait des lulus avec les élastiques en caoutchouc réservés pour le fromage. Les tribulations de mon désarroi : mon corps en tirades, j'ai foncé au lieu sûr et procédé à l'hémorragie interne de mon matelas. Dans la courtepoinette d'agrumes, j'ai bricolé avec rigueur un linceul de filiation avec des croûtes de colle blanche séchée sous les yeux. Prêt pour la position fœtus. Partez ! Je me suis couché en boule fondante. Et j'ai fondu.

2^e jour

Montréal, coin Jean-Talon Saint-Denis. J'ai voulu passer devant chez toi. Je n'ai pas pu. L'autobus a accumulé beaucoup de retard, n'est jamais passé. J'ai guerroyé anonyme, sans savoir pourquoi. Je demanderai au ministère des affaires qui font mal. Je demanderai la corde à danser qui-vive pour faire passer le temps.

Faire un choix : la marche, la course, la fuite. Mon cœur plus lourd que le tien ne tiendra pas la route. Alors je rentre chez moi. Fini le débit de tes mains dans mes cheveux-craquias. Fini de te voir sortir du bain, la peau gondolée comme mes vieux livres à colorier.

Ce soir, j'enfilerai la robe de Cendrillon et j'ingurgiterai les liqueurs qui font oublier. Ma peau s'use plus vite. Bientôt, je me ferai faire de somptueux tatouages pour créer des diversions. Je vieillis.

Le printemps va revenir, forcément. Je pourrai replonger les mains dans les poches du veston brun, velours côtelé. Sillons doux à la lie. Toucher du bout des doigts le caoutchouc de l'élastique et les coupures de journaux des guerres auxquelles je n'ai pas assisté. Et ne plus me vautrer dans ma peine à petite échelle.

3^e jour

Hochelaga encore, car c'est mon nid. Une Médée a besoin de son Jason. Je me cassais la nuque pour t'embrasser avant. Maintenant ma nuque est rétablie, mais je ne veux pas. Je veux une nuque bien bien détruite. Je n'ai jamais eu suffisamment de crédibilité pour te tenir la main. Mes vêtements se gonflaient quand je courais après toi. Je ne veux pas d'un linceul ; je suis en vie. Alors je dois me mettre des robes en taffetas. Je suis une princesse de vidéo-clip quand je cours vite vite. Je vais mourir à bout de souffle, mais ce sera en beauté. Je hurle sur *mute* pour l'intensité. C'est une rage a cappella qu'on ne remarquera pas. Ma voix

frôle le vide. Mon Achille ne fera pas vieux os. Il finira en larmes sur le pavé devant la lumière de ta chambre dorénavant close.

May day ! May day ! Par ici les soins infinis ! Je suis la mère qui apprend le décès du fils unique mort au front. Je suis une Médée contemporaine si pathétique que la mythologie n'a pas voulu de moi.

Je suis passé devant chez toi en rampant sur les coudes parce qu'il le faut. Avec une minutie d'une autre époque, j'ai fait des graffitis sur ta porte, des slogans humiliants, des synopsis de livres à l'index du bout de mes coudes de sang. J'ai admiré ma fresque violente, je l'ai trouvée convaincante. Je t'ai imaginé frémir. Un autre frémissement qui ne serait rien sans moi. Je suis rentré en paix.

4^e jour

Un banc d'échardes au Carré St-Louis. Jerre dans la ville en pute de luxe. Je suis mûre, c'est de bonne guerre et de bon deuil. J'efface tout pardon ; je suis allé trop loin. C'est juste que je pensais que mon corps vieillirait entre tes doigts de marbre. Je pensais avoir droit à cette vie inédite. C'est juste que j'ai le regard d'un soldat qui n'a jamais tenu d'armes. Un soldat aux doigts tranchés méticuleusement. C'est juste que demain je ferai un génocide avec les vêtements superbes que tu as laissés chez moi.

Jason. Quelle étrange bête es-tu pour me laisser seul au front comme un homme-grenade qui ne déplacera plus d'air, prêt à finir en pierre morne ? Quel monstre es-tu pour me laisser nu et étouffé dans les tranchées de la ville froide ? Pour m'épargner tes odeurs de paparmanes rances dont j'ai besoin ?

Je frémis aux bords de mon mal-de-vivre. J'implore ta queue, ta bouche, tes mains. Mon corps lourd au centre de mon lit, je coupe les pointes de ma chevelure pour rejoindre tes poils morts laissés un peu

partout. Je me punis par des nuits tièdes et l'étude de mon corps supplicé. Mon allure d'enfant-mascara pour que ça fonctionne.

Sans-cœur chéri : ma bouche pèle comme un fruit surexposé en manque de tes empreintes sur mes cordes vocales. Je pousse un grand cri chinois. Ma peur aiguë de ne plus t'avoir. Cette fois à cor et à cri, j'ai une peine de grande personne. C'est une rage d'adulte. Je vieillis.

Je n'ai pas de cœur et j'ai deux bras pour te battre à bras raccourcis, et c'est tant mieux pour moi.

5^e jour

Une marche d'empereur sans éclat vers Atwater. Émigrer dans l'Ouest maternel. En route, faire un choix : le mercurochrome, le diachylon, l'oubli. Je m'exclus de toutes les possibilités. Je reviens chez ma mère pour la présence naturelle, et pour achever ma démolition. Je retourne à la balançoire de mes huit ans. Je chuchote des secrets entre les mailles de métal qui me coincent les doigts grossis. Elles ne me croient donc pas, alors il faut fuir. Longtemps après mon départ, la balançoire rit de moi.

*

J'ai monté à l'étage. J'ai cassé les derniers jouets, comme des vertèbres précieuses. Il n'y a pas eu de sang, mais une douleur est restée. Cela a fait le même son. J'y comble les silences par des cris mal placés. Ça y est : je suis en âge qu'on me laisse pour une femme.

Ma mère s'inquiète et me serre. Je suis le fils unique revenu de la guerre en morceaux. Sans mains, sans bras, sans jambes. Gouache de luxe, coagule à rebours. Je pose ma tête coupée sur les genoux de ma mère, dans l'odeur de caramel bon marché. À présent, ma nuque est son jouet. Qu'elle en fasse des activités de femmes de soap-opéra ou qu'elle me la

sectionne en plusieurs pièces de Lego. Je ne prends plus de décisions. Il n'y a plus que tout petit moi et ma mère. Le velours d'eczéma de sa robe de chambre. M'y frotter les yeux.

Je suis aussi Œdipe le triste, qui n'a pas compris qu'il fallait des érections dans la filiation des robes de chambre.

Tes genoux à toi ne sont plus là. Ni tes postillons de lumière qui me faisaient encore... Tes lèvres serties de salive. Je veux encore m'abreuver de tes bévues parfaites, tes verbes de larron en foire. Non. Non. Choses à faire pour le restant de la journée : ne plus m'enquérir de ta santé et te souhaiter des chutes.

Demain je me relèverai. J'essuierai le rond de salive sur les cuisses de ma mère. Je ferai des achats qui rassurent, qui remplissent les tiroirs que je n'ouvre jamais. Demain ou après-demain tout sera permis. Je décollerai les gommes de sous les pupitres, les remâcherai. Je croirai que le goût a perduré Ô hé Ô hé ! Et qu'il fait bon s'aimer Ô gai Ô gai !

6^e jour

J'ai cheminé à pas dignes sur Jean-Talon. Il faut juste imaginer la traîne derrière soi. C'est mon truc pour cheminer à pas dignes sur Jean-Talon.

Je suis passé devant chez toi en allant au théâtre. J'ai perforé les toiles d'araignée qu'il y avait dans les branches de ton orme, parce que j'ai de la bonté dans le cœur. J'ai réanimé la carcasse d'un chat au milieu de la rue, avec mes caresses démentiellles, habituelles. Je me suis caché dans les recoins, sous l'orme. C'est un rendez-vous manqué : tu n'es pas rentré de la nuit. Tu as découché comme une adolescente avec du fard à joue vulgaire partout dans la face. La gorge grêle, j'irai dans des partys avec mes étourderies de boisson. Je me pendrai à d'autres omoplates, parce que je suis une salope. J'imaginerai tes muscles d'écologie, la haute fréquence de

tes os, tes ligaments à toi, en tout point déliés de moi. Alors je tomberai, parce que les autres garçons se foutront de me voir glisser comme une adolescente saoule et vulgaire avec du fard à joue partout dans la face.

Je suis lourd comme un ours privé : on se prendra à quatre pour me jeter à l'eau. Je me photomatone en série ; je finirai par me trouver beau. Un autre coup de Marco Polo et je ne remonterai plus à la surface. C'est ma manière à moi de riposter. Mes peines, je les cisèle, je les prolonge comme ma traîne. J'ai dix cœurs et deux bras, et c'est tant mieux pour toi.

Les photos sont moches ; je jette. Pas d'explication sur le contexte de mes érections publiques qui ne trouveront pas preneur. Poubelles municipales, je vais à vous. Vous m'appartenez à moi aussi. Ne pas conserver non plus les papiers fades à en-tête d'hôtel où j'ai servi de pute, de faire-valoir. Jeter le plus possible. C'est un pas vers la légèreté.

La vérité : je suis lourd. Alors je ne m'en sortirai pas.

*

En attendant, je pratique le meurtre sur de gentilles bestioles qui ne m'ont rien fait, mais qui ne m'en tiendront pas rigueur. Je n'ai finalement pas vieilli ; je garde toujours captifs les crapauds par amour. Je baise les mandibules des rainettes pour leur insuffler de la prestance. J'attends le Prince. J'attends un autre Jason.

Retour à Hochelaga. Mon nid. Il n'y a pas à dire, j'ai le sens du drame : je dispose les meubles pour maximiser les blessures de guerre. Au petit matin, c'est la faute à la commode. Jamais ce ne sera la mienne.

Jason. Je veux faire la paix. Je veux faire la paix. Je veux faire la paix.

Ce sera pour une autre fois.

*

Y a-t-il un théâtre sur la rue Jean-Talon ? J'ai encore menti. Je suis un cas perdu.

7^e jour

Je porterai mes lèvres de marié et la robe qui va autour. Je serai beau sans bon sens au point que tous me diront oui. Mais c'est ton oui qu'il me faudra. Je suis venu à ton sexe en premier. Je me suis râpé les phalanges sur ta fermeture éclair. Pourvu que ce ne soit pas une tragédie, pourvu que ce ne soit pas une tragédie, pourvu que ce ne soit pas une tragédie.

Jason. Je t'aime à partir de loin que c'en est drôle, dans mon nid construit à tire-d'aile. J'ai oublié ma stratégie. Mes papilles s'échinent comme des connes à se rappeler ce que tu goûtes. Je pâme ma nuque dans la rigole de ton dos d'oreiller. Formidable lapée ! Branle-bas de mon chagrin névralgie.

Je meurs jeune. Médée aussi ne fera pas vieux os. Mon ossature s'est un peu trop effritée dans le sommier aigu, plein de l'absence de ta mollesse. Hier, j'ai enlevé le matelas, parce qu'il me rappelait ta volupté.

Je vais dans les magasins de fraîcheur, parce que c'est du gaz vicié dans ma trachée. J'ai pensé renouveler les pantomimes dans le mou de mon cœur. Sur la pelouse chez ma mère, il ferait bon mourir. M'y arracher simplement les quelques veines inutiles que j'ai que j'ai.

Jason. Je vais finir par te tuer. Je vais te jeter dans le puits de l'ascenseur de ton appartement. Te pousser dans la cage d'escalier. Te rouler sur le ventre en vélo par inadvertance, je le jure. J'irai contaminer ton eau potable par mon urine d'homme triste.

Casgrain enfin. Je passe devant chez toi. Je lance une pierre dans ta fenêtre. Y laisse une craquelure comme du givre. Ça ne marche pas ; l'extraction n'a pas fonctionné. Je suis un être mélodramatique. Les larmes sont revenues. Sillons douloureux à la lie. Il me faudrait de délicats marteaux-piqueurs pour t'extraire, et une pompe à vapeur pour éteindre mon cœur.

Je glisse dans ta cour de Casgrain. Tout mon poids à la renverse. Les oranges se sont crevées dans mon sac d'école. Du plomb dans la pelure, vitamines en fût. Mes cahiers Canada vivront plus longtemps que moi.

Je suis gracieux, même évaché sur ton pavé. Le vent fait de l'origami dans ma chevelure. C'est pratique pour être beau. Je me dis que tu me reviendras, si la nature est clémente à mon cœur et qu'elle me crée une tempête autour de mon seul corps. Ces jours-ci, avec les bourrasques, je fais des figurations sensationnelles dans des films russes ou danois. Il n'y a que moi qui le sais.

Jason. Tu devais rester. Je ne suis pas n'importe qui. Je suis né pour du pain à la cannelle, du beurre frais bien jaune, du fromage crémeux et gras, des chagrins de pharmacie et toutes les autres prescriptions que le médecin dit tout bas. Tu devais rester par charité chrétienne et par respect des règles de bienséance. Tu devais rester parce que ma beauté en solo ne vaut rien.

Je n'ai pas le tour, je sais. Mes trèfles n'ont toujours eu que trois feuilles. Un jour, ça va forcément cesser. Je finirai par faire un peu d'artisanat, falsifier mes champs et rajouter une feuille de soie au-dehors de ma vie. Un jour ça va forcément cesser.

J'étais le bon pourtant. Celui qu'il te fallait. Ta Médée toi mon Jason. J'ai pourtant été bon. J'ai pourtant été doux. Je me serais canonisé pour tout le mal que je n'ai pas voulu, pas souhaité. Mais je n'ai fait aucun miracle et ma beauté ne connaît pas le divin. Reste ma documentation sur les abcès d'ennui. Je suis encore beau, je crois. Ma pitance d'expresso, me voilà jais. Un rideau m'enveloppe de l'intérieur. Osmose, et ma peau devient veston de velours. Je suis Romane Bohringer, l'énigme dans le regard de loutre.

Au demeurant qu'est-il vrai ? Rien, sinon l'étrange sensation de se fendre les lèvres sur le rasoir du froid. Pas de coup de fil de ma mère. Elle tente forcément de me tuer à grands coups de négligence plus ou moins criminelle. Je ne mourrai pas ; je repasse chez elle. Retour dans l'Ouest, le canal Lachine en boussole *in vitro*. Je réécoute les vieilles vidéos. Noël 1988, 90, 91... Je savais comment vivre alors. Tu n'étais pas encore là. Je copie un garçon rieur qui ne me ressemble plus. Je me fabrique une voix de falceto et des sourires d'ange gras. Mais où est donc passée cette chemise mauve et ocre ? Où sont passés mes rires ? Et ma candeur ? Et Noël 89 ?

J'ai menti. Tout est de ma faute. Délice angora. Je pourlèche ce qui me reste. Dans ce navire qui ne va nulle part, des couvertures non fonctionnelles et une taie pleine de creux de tête seule.

Je n'ai vu aucun pays.

Je n'ai vu aucun pays.

Je n'ai vu aucun pays (c'est d'une tristesse inouïe, quand on s'y arrête).

Alors je sors en pleine nuit. Sillonne mon quartier de désordre, mon district de crimes. Dans l'immédiat, je laisse la chance aux violeurs, par vaste délicatesse. Je m'étale près d'un buisson. C'est pratique pour le viol. Mais personne ne vient. C'est la morte saison.

C'est que je suis laid alors. D'une laideur à faire peur, à faire mal. Il me faut fuir les néons, et vivre avec ça. Je cherche les détournements. Je me mets du velours pour être doux autour du corps, car ma peau, c'est une pêche, l'odeur en moins. Il me faudra coudre à partir de mon poil d'occasion des enveloppes de chocolat dans mes aisselles de cidre. Je me traite de chien et je couche avec le dernier à être venu.

Je suis passé devant chez toi. C'est un long trajet nécessaire. Il y avait une femme nue étalée sur ton comptoir. Je m'imagine la froideur de la mélamine sous ses fesses. Elle a un gros cul. Est-ce que ça donne plus de frissons, un gros cul ?

Il me faudra repenser aux choses de la vie. Renouveler le lait, jeter le pain rance, me passer un linge humide sur les cuisses, effacer l'urine. Que l'odeur quitte mes poils. Il y a trois jours, il m'a fallu réintégrer la société. Retourner à l'école, faire du théâtre, mentir. Je m'ennuie parmi les adultes. Je dérange comme je peux : une voix suraiguë, des chants impossibles, des pas de bourré, des grands battements, des chaînés-déboulés, des entrechats. Et c'est comme si à chaque son, ma gorge se fendait. Comme si à chaque saut, mon cœur glissait dans ma cuisse. J'ai développé une voix de tête qu'on n'entend plus par ici. Et mes cuisses sont ce qu'il y a de plus fort chez moi.

Il faut refaire l'épicerie. C'est à recommencer. On ne s'en sort jamais. J'ai consulté une circulaire Provigo et j'ai comparé les prix avec le Super C. Je découvre la vie. Les bananes ne coûtent jamais cher. C'est mon constat. Je devrais en acheter plus souvent.

Hochelaga mon ami au matin. Ma coloc a dû jouir à répétition dans sa nuit. Son amant est beau. Plus que toi. Je suis entré dans la chambre de ma coloc partie travailler, fouillé dans sa poubelle, trouvé un sachet de condom et le condom utilisé. J'ai rentré mon doigt dans le

plastique, j'ai goûté au sperme du bout de mon doigt, comme du fromage cui-cui sur l'émail des dents. J'ai vomi et j'ai tout remis en place. J'ai éjaculé à répétition, m'imaginant un autre sexe que le tien au carrefour de mes doigts. Je commence peut-être à t'oublier.

Non. Je mens comme je respire. Et je respire comme une princesse russe affolée dans son fiacre, allergique aux neiges. J'ai des coliques de méchanceté. C'est parce que je suis sorcier. On ne peut pas renier sa vraie nature. D'elles-mêmes, mes mains donnent dans la confection de poupées vaudou, accumulent tes reliques. Te faire du mal, voilà une douleur aussi vive que mon premier jour d'école où j'ai compris que ma mère n'était pas la plus belle. On aurait dû m'y dire les autres vérités. Me dire que tu ne resterais pas. J'invente des Téléthons pour célébrer mon bonheur d'être si malheureux. Donnez généreusement, quittez-moi abondamment, que je souffre en toute quiétude. Dans les travées entre les pupitres, des tranchées d'avant-temps, là où le calme irradiait, cette préfecture de l'alphabet, j'ai souvenir de m'y être étalé à force de comptines et d'air pur. J'écrivais alors des choses lumineuses avec ma calligraphie fragile. Aujourd'hui je ne fais que collectionner des prospectus et je me lave les dents sur des pommes douces.

J'ai vieilli.

Une nuque pleine de creux et soyeuse comme celle d'un cheval. C'est moi maintenant. Aujourd'hui, je m'étale entre les allées du Provigo dans la rangée des condiments, question d'émouvoir la clientèle. Mais il n'y a pas de réaction. Aujourd'hui, j'investis mes économies dans du matériel pornographique qui me serait inutile si tu étais resté. Tu causes ma ruine. Tu causes ma ruine.

Je me résous à des corps de passage et à la résonance de mon poids sur des poitrines sans but, comme des granges superbes qui ne

feront pas long feu. Une parodie inadéquate de tes bras. Auprès d'eux, j'ai la tristesse sobre d'un palefrenier quand on lui crache sur la nuque. Tu causes ma ruine. Tu causes ma ruine.

Je voudrais avoir de longues tresses, m'en flageller le visage, en période de chagrin, pour le lyrisme du mouvement. J'ai les cheveux trop courts ; c'est un drame que l'on néglige toujours trop. Je voudrais que l'on brosse mes cheveux de laine, tête de bout-de-chou, que ça soit une cascade, une crinière de pouliche, et que ça sente l'orange synthétique, et que les garçons drôles se sentent obligés d'y plonger le nez.

La vérité : un jour, j'avais les cheveux longs. Tu m'as demandé de les trancher courts. C'est toi qui as causé ma ruine. Qu'on se le tienne pour dit.

Après, Jean-Talon, mon amour. Il faut ce qu'il faut. Je suis entré chez toi par infraction, par hasard. Je le jure. Tu n'étais pas là. J'ai laissé des coquerelles dans ton four et j'ai éclaté la tuyauterie de ta salle de bain. J'ai caillé manuellement ton lait. J'ai usé de ton lit avec des formulations bien à moi, déconseillées aux jeunes enfants. Ce qu'il m'en coûte pour ne pas y mourir ou pour ne pas fuir avec tous tes caleçons artisanaux.

J'ai laissé mes pelures de banane dans ta baignoire et les retailles de mes ongles dans ton lit pour dormir avec toi, en parties mortes.

Je pense à ton torse de barbe-à-papa, le sucre de ton épaupe, les tirades de miel que je t'ai écrites dans le dos que je ne peux plus réciter. Mon par-cœur s'est détérioré, mes répliques n'ont plus de sens, ma sorcellerie est restée trop longtemps inutile. J'y ai remédié. Je suis tout à fait redoutable.

En sortant, j'ai retiré l'escalier d'urgence pour que tu me sautes dans les bras quand le feu prendra dans ta grange sur Casgrain. Remercie ma magie de miraculé de guerre. Ta cape de héros sera bien terne. Apprécie un peu ma laine écruée pour me donner de l'âge. Ma superbe et mes linges d'après-guerre.

Je m'en remets aux Dieux. Trop tard, Jason. Fini mes blitz de crève-cœur à me fendre les tempes sur des prie-Dieu, que mes genoux n'ont pas foulés. Il n'y a pas à dire; je suis maléfique. Je pense aux enfants que nous n'avons pas eus, des promesses non tenues, mon ventre que tu n'as pas honoré de ton sexe glorieux. Flavie, Léonie, Margaret, Alice, Sabine, Édouard, Élioth, Arthur et Émile. Nous leur aurions donné les noms dont on veut se rappeler.

Mais je dis n'importe quoi. Je ne suis pas un être poétique. Je suis de la génération de ceux qui connaissent Félix Leclerc à travers Johanne Blouin. Je me flatte le ventre. Mon corps ne grandira pas entre tes doigts. C'est certain à présent.

Demain c'est décidé : j'irai tuer ta Créuse et je me relaverai les cheveux. Je pense à tes enfants qui mourront sous mes mains un jour, parce que je suis cruel. C'est ma mythologie qui veut ça. Moi je n'y peux rien.

Je suis un barbare qui rôdera toujours dans tes bois. Je mimerai à jamais des arbres tristes quand tu passeras près de moi. Mais surtout je m'envolerai sur un char, en me croisant les doigts pour ne pas manquer d'essence avant d'avoir passé devant chez toi. Mais je ne mourrai pas. On ne meurt pas pour si peu.

Fin

Présences

Par Alexandre Gilbert-Vanasse

Un œil d'un bleu livide scrute le paysage froid d'un matin de décembre aussi insipide que tous ceux qui l'ont précédé. L'œil d'un homme assis sur un banc d'autobus qui attend mollement que quelque événement se produise. Une bourrasque soulève d'innombrables particules de glace et les projette avec une rage hivernale dans son visage déjà insensible. Il ne bouge pas. Ses deux yeux bleus semblent éteints, morts. Ils errent lâchement dans des cavités profondes creusées dans le visage de l'homme. Ce dernier scrute l'horizon qui s'étend de manière rectiligne devant lui, il cherche une réalité qu'il ne trouvera pas, pas là du moins, pas à Détroit. Ses yeux balaient, oscillent dans leurs orbites le long des lignes infinies qui s'étirent devant lui. Des rues, des trottoirs, des fils, des flèches. Il baisse les yeux un instant, las de ne voir que l'immuable inutilité de l'architecture urbaine. Sa peau exsangue est pâle, blanchie par le gel. Une barbe négligée depuis quelques jours couvre ses joues ridées par trop de pénibles réflexions. Son front est plissé, de ce même pli qui couvre la totalité de son visage : l'homme cherche. Il n'y a rien à voir, rien sauf le blanc et le froid, mais son regard morne est tout de même plongé dans ce vide glacé qui s'étend devant lui. Il pense. Un autre coup de vent soulève encore de la glace, du sel et du sable, et ce nuage de débris sales lui racle le visage.

Réaction. L'homme soulève son cigare et le porte à ses lèvres.

Il inspire une grande bouffée et se surprend à espérer ressentir encore rapidement la montée de la nicotine. Il attend, simplement, sans se plaindre ni se lamenter, que la drogue entre dans ses poumons, dans ses veines, en lui, comme une vague d'eau tropicale qui balaierait les pieds brûlés d'un individu se dorant sur une plage. Chaude et réconfortante, la

nicotine s'empare de lui. Ses pupilles se dilatent, ses muscles se relâchent mais, maintenant, un regard perçant et troublant s'affiche sur son visage. Il y a longtemps que rien, même pas un petit cigare, ne le détourne plus des images brutales semées d'idées criantes et tranchantes qui rôdent perpétuellement autour de son esprit. Des images qui ont depuis longtemps intoxiqué son âme. Ces images l'effleurent et le frôlent. Elles finissent toujours par le transpercer sauvagement. Rien ne peut plus l'aider à s'en débarrasser, alors il agit de la seule manière qui lui semble logique : il les vit, s'imprègne d'elles.

Son index gauche se met à trembler tout à coup. Il a pensé à quelque chose de particulièrement douloureux, quelque chose de marquant, de profond. Il a touché à l'essence, à la matière fondamentale de ce à quoi il pensait. Son visage se tord de douleur, sa bouche se déforme, ressemble à un cadavre de sourire. Ses doigts oscillent de manière frénétique. Sa respiration s'accélère, puis se coupe d'inaudibles gémissements. Il souffre un instant, puis il se tait.

Silence.

Une bouffée de tabac.

Il ferme les yeux.

Il fait froid, mais le froid n'a aucune importance pour lui. Il baisse la tête. Ses oreilles nues ont arrêté de crier qu'elles avaient froid depuis près d'une heure, comme le reste de son corps : elles ne communiquent plus avec lui. Il n'est plus qu'une âme criante dans un corps muet. Il se nomme Alexei. Alexei n'a aucune espèce de considération pour son corps. Il referme sa main gauche et elle craque, jointure après jointure, dans une mélodie macabre. Ses cheveux battent au vent, entraînés dans le souffle de l'hiver, ce même souffle qui doit être en train de tuer des gens, quelque part. C'est à ça qu'il pense. Il relâche son poing, le sang se remet à y circuler avec un pincement désagréable. Un jour, il va se disloquer un doigt à se les serrer aussi fort, mais il s'en

fout. L'arrêt d'autobus où il se trouve est vide, vide comme ce quartier pourri et pauvre où il perd son temps en ce moment.

Une envie le prend soudain : il a le goût de crier du fond de ses poumons, de tout son être, des insanités, des mots blessants et durs qui feraient fondre n'importe quel sourire sur n'importe quel visage. Seulement, il n'y a aucun sourire, aucune joie autour de lui. L'idée le quitte lentement, comme toutes les autres de ce genre qu'il a chaque jour... chaque heure... constamment. Il tire une dernière fois sur son cigare, lève les yeux, aperçoit un jeune homme aux cheveux courts, bouclés et noirs qui le regarde depuis chez lui, puis lance son mégot dans la neige. Le froid va probablement terminer le travail. Comme il le fera pour bien d'autres. Comme pour ce jeune homme noir qui regarde Alexei à travers l'une des fenêtres de cette rue morte. Le jeune homme tousse. Le froid va sûrement terminer le travail. Il tousse encore : l'hiver s'est infiltré en lui beaucoup plus profondément qu'il ne le sait. Dans quelques jours, le garçon sera étendu dans son lit, grelottant, noyé dans sa propre sueur froide. Son père, un soûlon notoire, boira la totalité de ce qui serait revenu à la famille pour chauffer ne serait-ce qu'une seule chambre de leur maison pourrie, en plus de boire ce dont ils auraient eu besoin pour acheter des médicaments. Le garçon est frêle : la pneumonie le dévastera en quelques semaines. Et pendant que sa mère le bordera, un de ces soirs sans espoir, souriant bêtement et prononçant des paroles vaines comme : « demain tu iras mieux », il poussera son dernier souffle, se maudissant d'être né dans un système où les médicaments coûtent une fortune et servent à enrichir ceux qui en ont déjà tellement.

Alexei pense, sait tout ça, mais n'y peut rien.

Il l'a appris, à ses dépens.

Il pousse hors de ses poumons la fumée qu'il a renoncé depuis déjà bien longtemps à ne pas avaler. Il aimerait prononcer quelques mots pour ce jeune homme, mais celui-ci est déjà loin de la fenêtre glaciale qui ne faisait que contribuer à empirer son état sinistre. Alexei sent encore

qu'il a le goût de lancer dans les airs des mots aux sonorités tranchantes, des mots qui évoqueraient ne serait-ce qu'une infime parcelle de toute la tristesse de ce monde vide, mais il se retient. Ça ne servirait à rien... Quand il avait 20 ans, peut-être. Cela lui donnait un vain sentiment d'existence. Mais, aujourd'hui, à 47 ans, ça ne sert vraiment plus à rien.

Alexei se lève en tentant de faire le moins de mouvement possible, comme une feuille doucement portée par un vent qu'elle ne contrôle pas. Il fait un pas et l'autobus apparaît au coin de la rue. Il ne l'a pas entendu venir. Il sait, simplement. Il y a longtemps qu'Alexei ne se questionne plus à savoir si ce genre d'évènements est une coïncidence ou s'il est tout bonnement un être extraordinaire.

Alexei n'a rien à foutre d'être extraordinaire.

La porte s'ouvre, un billet est déposé dans une boîte.

Maintenant il a droit à un voyage à bord de l'engin.

Sans y penser, Alexei s'assoit dans le premier banc, devant, comme il l'a toujours fait, par habitude, parce que seule cette place lui offre vraiment la possibilité de voir tous les visages. Ces visages, comme autant d'écrans où sont projetés les films d'autant de drames, la trame de dizaines de vies où l'insignifiance précède l'ennui et succède à la tristesse. Près de lui, un homme rond, fin cinquantaine, qui ne serait pas là si sa voiture fonctionnait, porte sur son visage tordu par le temps un nez immense, gras, boutonneux et difforme. Il est franchement laid. Il l'a toujours été. Il est maintenant actionnaire d'une grande firme d'investissement à l'étranger. Il a aujourd'hui travaillé au financement d'une compagnie de tissus au Laos et, pendant qu'il concluait la chose, se disant enchanté de pouvoir aider les gens de ce pays à se trouver un emploi, il pensait, avec une joie pernicieuse résonnant dans son cœur avarié, à tous les enfants qui y travailleraient. Il hait les enfants.

Il déteste ses enfants.

D'ailleurs, et Alexeï le voit bien, une expression puissante de dégoût décore son visage caractérisé par la laideur : l'homme sait que dans quelques instants il devra jouer à être heureux. Heureux de revoir sa fille de 17 ans pleine de vie et d'ambition. Heureux de serrer dans ses bras son fils de 15 ans nourri à la télévision mais depuis toujours en manque d'attention. Heureux de revoir celle dont le corps n'a plus de secret, névoque plus de romance. Il devra arriver au pas de la porte de son bungalow de riche bourgeois, il devra fouiller dans sa valise pour remettre son alliance, qu'il range là afin de ne pas y voir le reflet de sa vie. Il va devoir entrer et embrasser sa femme en pensant à une autre...

Les yeux d'Alexeï se ferment. Il avale avec douleur un peu de cette salive qui apaise sa gorge brûlée par le froid, asséchée par une tête qui brasse sans arrêt des images brûlantes d'une tristesse si molle, si commune. Alexeï n'a plus le goût de connaître la vie de cet homme. Plus le goût de voir défiler dans le four crématoire qui lui sert de tête des visions déchirantes. Son cœur se serre : c'est plus gros que ça. Il n'a plus le goût de connaître quoi que ce soit sur la vie de qui que ce soit. Son cœur se met à pomper. Ses épaules tremblent, tranquillement, doucement... il ne va tout de même pas pleurer... Non. Le tremblement se répand, infecte graduellement tous ses organes. Son foie veut crier, sa gorge beugler, ses ongles déchirer. Ses dents se serrent et il s'efforce de contracter sa langue, de la plaquer contre ses dents afin de taire un cri...

« Putain de vie de MERDE ! »

Trop tard.

En une seconde, il s'est attiré le mépris, la haine et l'indignation de près de 59 yeux, s'il compte celui de ce vieillard dans le coin du bus qui n'a levé que l'œil droit... l'autre est sûrement paralysé, accident de travail en 1973. Alexeï baisse les yeux, exaspéré par ces connaissances dont il ne voulait pas posséder l'essence, mais croise par mégarde le

regard d'une jeune fille de 19 ans qui se trouve devant lui. Il n'a fallu que quelques centièmes de secondes, rien de plus, pour qu'il comprenne.

Ça ne lui prend jamais guère plus que cela.

La jeune fille s'appelle Alison. Il le sait. Hier, Alison a avorté. Ses poings d'enfant resserrés sur ses pouces, ne laissent rien deviner : elle sortait avec un imbécile amateur de sensations fortes, de baisés inattendues et de méta-amphétamines. Il se disait poète des quartiers pauvres, il était revendeur d'Ecstasy. Maintes fois, il avait parlé à Alison de l'effet de cette drogue sur le système nerveux ; de la sensation d'ivresse de vivre, de folie d'être qu'elle apportait. Elle n'en avait jamais voulu. Sauf la dernière fois qu'elle avait vu cet idiot marginal. Ils avaient consommé, ils avaient fait l'amour... Non, ils avaient baisé. Dans la douceur et l'extase de cette échappatoire, elle avait atteint l'orgasme en lui rentrant ses ongles dans la peau, couvrant en alternant sa nuque de baisés et de morsures. Et pendant qu'ils se sentaient en vie comme jamais auparavant dans leurs corps en effervescence, un troisième être venait irrémédiablement de se former. Mais rien n'est plus irrémédiable de nos jours, et réparer l'irréparable n'avait coûté que 476,67 \$ dans une clinique privée de Toronto. La totalité des épargnes d'Alison. L'ensemble de ses rêves. Le prix de son bonheur. Jamais plus elle ne sourirait comme avant, car l'éclat de ses yeux avait coulé avec ce fœtus mutilé.

Les images s'arrêtent, mais Alexei garde les yeux rivés sur le plancher croûté de l'autobus bondé de gens qui le regardent toujours en le méprisant.

Il s'en fout.

Il aurait voulu dire ce qu'elle avait besoin d'entendre, mais il ne ressent qu'un vertige, cette fuite caractéristique. L'impuissance de l'homme face au monde. L'impuissance, tel est exactement le drame d'Alexei... Un Diogène silencieux, invisible...

Jour après jour, il endure ce mal, perpétuellement infecté et écrasé par des réalités affligeantes.

Derrière Alexeï, l'homme laid ouvre sa mallette. En agrippant sa plume, il accroche un objet qu'il a tenté volontairement d'oublier.

Un tintement résonne dans l'oreille gauche d'Alexeï. Il ouvre un seul œil. Deux, ç'aurait été trop. Sur le plancher roule une alliance en or. Instinctivement, sans se poser de question, Alexeï pose le doigt dans cet anneau insignifiant, mais pourtant lourd de passé. L'homme auquel elle appartient s'appelle Samuel. Elle, elle s'appelle Victoria. Alexeï voit sans difficulté les sourires heureux qu'ils se sont échangés il y aura bientôt 22 ans. Des sourires pleins d'espoirs, pleins du bonheur un peu enfantin qui anime les cœurs des Américains qui se marient très jeunes, espérant avoir accès à quantité de sentiments nouveaux et, surtout, fuir le joug destructeur de leurs parents au cœur aride, sans rêve. À ce moment, ils s'aimaient. Ils s'aimaient d'un amour vrai, mort le soir où elle l'a trouvé en train de pleurer nu dans le salon. En exposant la friabilité de son cœur avec de dérisoires larmes, il s'était, ce soir-là, attiré une haine qui n'allait jamais mourir. Elle a honte d'être avec lui, honte d'avoir comme douce moitié un homme laid au cœur fragile, chancelant sous la pression de l'ennui et de la peur d'exister.

Il la déteste aujourd'hui.

Alexeï resserre les doigts sur le bijou qu'il tenait déjà assez serré pour le déformer. Il n'avait pas à savoir...

Une autre bribe de la vie d'un quidam, un autre tison dans son crâne.

Sans penser, parce qu'il a la certitude d'avoir raison, parce qu'il n'a jamais tort, il remet à l'homme au gros nez l'alliance. En tendant l'anneau, Alexeï profite de la situation inusitée pour murmurer :

« Faites attention, vous pourriez la perdre ».

Son accent russe a ébranlé l'homme. Même dix ans après la chute du communisme, on n'aime toujours pas les Soviétiques aux États-Unis. Mais le regard perturbé qu'Alexeï observe dans les yeux creux et foncés de cet homme grossier ne tient ni de son accent, ni de sa nationalité. L'homme laid a compris la subtilité de la tournure de phrase. Il a peur de la perdre, elle, Victoria, parce qu'elle est, bien qu'il la déteste, la seule chose qui le rattache encore à la réalité, la seule chose qui tue l'ennui perpétuel d'une routine quotidienne tissée d'heures de travail pénibles, elles-mêmes tissées d'arnaques et d'escroqueries. Sans elle, il sombrerait. Ce soir, il tentera de lui faire l'amour... pour l'amadouer. Les papiers de divorce que Victoria cache près de ses sous-vêtements y resteront encore quelques mois. Pas plus. Alexeï inspire profondément pour la première fois depuis une éternité. Les poumons emplis, il prend le temps de vivre ce doux sentiment qu'il n'expérimente presque jamais : il a aidé.

En lui, quelque chose malsain perd un peu de tonus pour un impalpable moment.

Il sait pourtant très bien que ça ne changera rien à l'histoire, à la vie généralement atroce de l'Homme... mais il a fait ce qu'il pouvait. Cela lui donne la sensation de mastiquer de la vitre acérée, mais il ne peut rien faire de plus. Il se recule dans son siège et expire. Dans un instant il sera arrivé. Ce sera le drame de sa vie qu'il vivra. Pas celui des autres. Cette idée traverse l'esprit d'Alexeï qui la chasse immédiatement en grognant, mais il est trop tard : ses yeux sont déjà figés, grands ouverts.

Il est mort de peur.

La clinique sent les fleurs.

Elle pue l'hypocrisie des purificateurs d'air qui tapissent les murs, mais camouflent mal l'odeur de la souffrance et de la dépression. Il n'y a pas la moindre purification possible ici... Il a suffi qu'il pose un seul pied sur la moquette fleurie de cette clinique inutilement moderne au nord de cette ville industrielle et inhumaine pour que toute parcelle d'humidité soit absorbée en lui. Alexeï avait espéré être moins mort de peur que cela... il a toujours eu tendance à se surestimer. Il signale sa présence, puis va s'installer sur une banquette, comme un mouton qui ne sait pas où le corridor nommé « abattoir » va le mener. Il s'assoit à gauche d'un jeune homme dans la vingtaine qui lit le *Discours de Harvard* de Soljenitsyne en espérant, probablement, que cette bribe de culture moderne le propulsera dans la classe sociale la plus éloignée possible de celle où il a été élevé comme un chien par des parents négligents. La jambe droite du jeune homme sautille, suggérant un esprit dynamique en constante ébullition, mais ses yeux creux trahissent un esprit torturé par un vide existentiel. Au moment où Alexeï appuie son dos endolori contre le siège en cuirette délavée, il a la certitude que le jeune homme pense à ce qu'il sera quand il aura le même âge que lui. Il ne lit plus, maintenant. Alexeï cherche une parole pour le reconforter, lui dire que l'existence se trouve un sens d'elle-même à partir de la seconde où on élimine les mensonges et les masques, mais n'arrive pas à tout formuler, condenser. Le jeune relève la tête... Alexeï a le malheur de croiser ses yeux. Instantanément, un violent mal de tête s'empare d'Alexeï, comme la gangrène qui dévorerait une jambe en quelques secondes, se délectant de chaque instant.

Il ne se plaint pas. Il sait...

Noir. Tout est noir tout à coup. Le monde tourne. Il est étourdi, sans le moindre repère. Il est perdu. Il n'entend rien. Devant lui, une ombre aux formes tranchantes s'étire dans le bleu cyan et le gris métallique d'un souvenir qui hante l'esprit sali dans le temps du jeune homme.

Tout à coup, une explosion grandiose brise le silence asphyxiant. Il ferme les yeux et grince des dents encore un instant, puis abandonne. Alexeï est nu devant l'hydre invincible : combattre ce genre de visions se résume à s'épuiser sans résultat.

Celle-là sera particulièrement violente.

Il ouvre les yeux sans remuer les paupières. Devant lui, un vortex de cris, de braies et de désillusion danse dans un lieu incertain et multicolore. Les couleurs se dissipent, se regroupent. Elles forment des ombres, des halos, des objets. Il est dans un appartement crasseux, taché par la violence et les abus. C'est le matin.

Explosion. Détonation. Cri d'enfant.

« Maman ! »

« Ferme ta gueule, petit bâtard de merde ! »

Alexeï ne veut pas se retourner.

« Papa... Arrête... Maman, fait quelque chose ! »

« Elle fera rien ta mère, alors ferme-la, sale enfant de chienne ! »

Une deuxième détonation se fait entendre. À l'étage du dessous, un couple de Mexicains appelle la police ; ils sont terrorisés, eux aussi. Alexeï sait qu'il ne changera rien, alors il se retourne, juste à temps pour voir le corps du gamin toucher le sol, propulsé par d'innombrables billes de plomb qui ont été prévues à cet effet : tuer. Tuer un pauvre garçon à quelques pas du corps ensanglanté de sa propre mère. De l'autre côté de la salle, un homme plutôt âgé tient un fusil à pompe d'une main. Une bouteille de whisky à moitié vide dans l'autre. Il rit.

« Vous me ferez plus chier comme ça... Je suis libre, comme tout Américain devrait être libre. »

La perception de la liberté varie d'un individu à l'autre, particulièrement dans certains quartiers de Détroit.

Alexeï avance vers les deux cadavres. Un seul, en fait, car il arrive à temps pour voir le jeune homme refermer son tout petit poing tremblant autour de l'index crispé de sa mère. Elle meurt avec un sourire désespéré. L'autre monde sera peut-être moins méchant... Si seulement Alexeï pouvait agir... Il tuerait le père... Non, il n'en vaut pas la peine... Il s'efforcerait d'enlever la vie à ce jeune homme, seulement pour qu'il n'ait pas à voir sa mère mourir. Personne ne devrait enterrer ses parents si jeune... Pourtant, le vieil homme en a vu tant d'autres souffrir devant la mort de leur créateur.

Tout ce qu'il a vu lui revient en un bref éclat cruel.

Les yeux du jeune garçon frémissent de douleur et d'impuissance. Toujours et constamment, cette torture de l'impuissance. Pas de larme. Une ombre se dresse dans l'œil bleu et rouge du jeune homme. Alexeï se retourne d'une seule torsion vers l'homme qui se tient debout au centre de la salle. C'est bien ce qu'il a vu dans le reflet de l'œil de cette pauvre masse de chair : à quelques pas de lui, le père regarde avec convoitise une fenêtre mal fermée. En une seconde, la bouteille quitte les doigts gras de l'homme. Une chute inévitable vers le sol. Le fusil entame la même trajectoire, à la même vitesse. En une demi-seconde, les muscles des mollets de l'homme se contractent et commencent à propulser sa masse corporelle vers la fenêtre.

Avant même qu'Alexeï ait pu fermer les yeux, un cri pur fracasse l'air.

Le petit garçon a crié.

« Comment ose-t-il protester de voir mourir celui qui l'a assassiné ? » murmure Alexeï, détachant chaque son entre ses lèvres serrées. « Ce qu'il reste de la pureté de l'âme humaine », pense-t-il...

Même dans cette situation, le garçon continue à croire que son père est le meilleur...

Tristesse et naïveté.

Dehors, le cri désespéré d'un père vient se joindre à l'unisson à celui de son fils et, pour un ultime moment, ces deux êtres d'un même sang gaspillé vivent un instant de fragile communion. Alexeï s'élançait par la fenêtre. Vue sous cet angle, la vie semble belle et pure, mais ça ne dure qu'un instant. Même en transe, il n'a aucun contrôle sur le monde : il tombe. Un peu plus bas, une vie déchirée quitte les dures contraintes d'un corps inadapté au rêve américain dans un bruit de craquement atroce où se glisse quelque chose de réconfortant : un être hostile a fini son règne cruel. Au dernier moment, avant de percuter lui-même le sol, Alexeï pense. Écrasé comme ça, par terre, l'homme ressemble à un ange dont les immenses ailes rouges engloberaient la froideur de cette rue vide.

La mort rend vraiment l'homme bon.

Le temps reprend son cours, Alexeï s'écrase à son tour. Crime, violence, horreurs, drame, traumatisme... Sang, encore.

Alexeï ouvre les yeux, pour vrai cette fois.

Une main est posée sur son épaule, il est à genoux, le visage à quelques pas de la moquette dont l'âcre odeur de moisissure lui monte déjà à la tête. Il tousse.

« Vous êtes bien ? »

C'est la même voix, la même innocence, mais vieilles de 10 ans. Le texte philosophique gît à quelques centimètres de la main d'Alexeï. Il le ramasse et le tend au jeune homme. Ils sont nerveux. Des paroles dont Alexeï sait les effets plus dévastateurs que bénéfiques s'échappent de sa bouche dans un crépitement sec.

« Comment vous en êtes-vous sorti ? ».

Le résultat est horrible : le jeune homme recule, terrifié, trébuche sur sa chaise, défiguré par l'incompréhension, et tombe à la renverse, bouche entrouverte, courbée dans une douleur refoulée depuis des années, trop d'années.

« Pardon ? »

Il a pourtant saisi. Alexeï ne veut plus tourner le fer dans la plaie. Il sait : le coup a touché le rein droit, évitant de justesse l'estomac et le pancréas. La police a ramassé le corps du jeune homme le croyant mort. En le soulevant, ils ont dû remarquer qu'il serrait le doigt de sa mère... beaucoup trop fort pour un mort. Cri d'une ambulancière. Tout le monde se retourne, on s'affole. Il saigne.

Le pire c'est que ce jeune homme devait encore être lucide... Rien ne va plus jamais endormir sa souffrance.

« Désolé. »

Alexeï a toujours eu la capacité frappante de s'excuser en amplifiant son accent, question d'attirer la sympathie, mais surtout le silence. Il se rassied. Un nom est appelé à l'avant, le jeune homme se lève et dévisage Alexeï en s'éloignant. Ce dernier a eu tort : les plombs n'ont pas touché que des organes superficiels. L'autre s'éloigne avec un léger boitillement de la jambe droite. Dix ans auparavant, des plombs étincelants se sont incrustés dans une hanche, propulsés depuis un fusil qui incarnait la rage de toute une vie.

Alexeï se rappelle soudain où il est. Il se demande si toutes ces visions vont lui manquer. Il se remémore en un instant rapide son plus jeune âge. Une forme ressemblant vaguement à la courbe d'un sourire se dessine sur ses lèvres sèches. Il se gratte frénétiquement la barbe de son poing et grogne.

Le souvenir de cette époque le rend heureux.

Il a passé sa jeunesse à courir le monde, à chercher un endroit où les gens seraient tordus, déformés par leur passé. Il a forcément atterri aux États-Unis... C'est là que les gens sont le plus malheureux de vivre. Quand il cherchait encore, il trouvait, à tout instant de la journée, des personnes troublées, il tentait de les aider... Tentait. Toujours ce mot... L'impuissance. Il observait, comprenait, s'emplissait de tous les démons puants qui vivaient dans les cœurs de ces gens. Jadis, il parvenait à plonger tellement profondément dans l'âme d'une personne qu'il en ressortait avec les larves rampantes qui lui infectaient la vie. Tout ça le rendait heureux... Aujourd'hui, plus personne ne lui fait assez confiance... À cause des ravages de la dure réalité, du passage immuable du temps mais ça, ce n'est qu'une excuse. Il le sait.

Aspirer hors d'un être vivant le rampant, coulant et croulant flot de maux qui pourrit ses entrailles nécessite la force d'un titan, c'est l'œuvre d'une vie. Alexeï a la certitude d'avoir échoué... et au fil des années, comme des phages affamés, toutes ces images de souffrance l'ont tranquillement usé, grugé, dévoré. En une dizaine d'années, il a dû se détacher du monde pour ne plus souffrir, il est devenu une créature étrangère à lui-même, une âme dans un corps mort. Alexeï l'a cru longtemps, mais aujourd'hui il pense savoir la vérité : il n'est pas le *Deus Ex Machina* mythique qui va libérer le monde de sa douleur.

Il n'y peut rien... comment voir suffirait-il à guérir ce qui a été vécu ?

La réceptionniste murmure en gardant ses lèvres serrées une suite de syllabes qu'il espérait ne jamais entendre. « Alexeï Kourniev ». Au lieu de se lever, il baisse la tête. « Dr Kourniev ? » Tranquillement, il balance son poids vers l'avant et traverse lourdement la salle d'attente bondée de gens dont il évite les yeux... Il entre dans le cabinet et s'assoit machinalement sur la chaise de consultation. Il est serein, soumis. Le docteur est noir, et se dresse dans une posture fière, portant un costume

d'un blanc pur et contrastant. Il a de quoi être fier. Alexeï fixe la bouche de cet homme dont le flot de paroles insignifiantes semble voué à ne jamais se tarir.

Il ne veut pas le regarder dans les yeux... il ne veut pas savoir quelle sorte de passé tordu et déchirant l'a mené à vouloir être psychologue.

Pourtant, la canette de boisson énergisante écrasée dans la poubelle, tout près, ne peut vouloir que dire qu'il souffre d'un haut niveau de stress dû à... Alexeï ne veut pas savoir.

Dû à un père excessivement contrôlant qui... Il souhaiterait tant s'éteindre pour une fois, asphyxier le brasier qui consume son crâne inquiet.

La même inquiétude qui fait osciller le crayon que le docteur tient à la main. Il a probablement peur de... Alexeï n'en peut plus, alors il tente une échappatoire : la parole pour remédier à la pensée étouffante.

« D... ». Kourniev a oublié, alors il lit tranquillement la minuscule plaque dorée qui définit l'existence de cet homme. « Kleen ». Sans le vouloir, il repense soudain à ce jeune homme noir qu'il a vu à l'arrêt d'autobus. Il tousse, ses poumons s'enflamment chaque fois... le jeune homme ne saura jamais vraiment pourquoi. Pneumonie.

Encore... Alexeï secoue la tête bêtement.

Il n'en peut plus... mais il trouve tout de même la force de voir en lui l'étincelle qui aurait pu donner vie à un bonheur, s'ils n'avaient pas tous été assassinés.

Il prononce les paroles qui pourraient amorcer leur
résurrection.

« Commençons... »

Silence. Les yeux de Kleen sont figés. Ils donnent au visage du psychologue une puissante expression de malaise. L'homme se sent bête.

« Monsieur... c'est que... je vous avais pourtant dit au téléphone que je considérais cette rencontre parfaitement inutile... C'est que... je vois mal comment je pourrais vous aider. »

« Ah... bon... »

Évidemment... il a ignoré ce détail : sa condition n'est répertoriée dans aucun livre.

« Vous êtes un des plus éminents psychologues des États-Unis... »

« Vous voudriez que je m'auto-psychanalyse peut-être ? », dit Kourniev d'une voix soumise.

Et cet imbécile en uniforme esquisse la plus cruelle des réactions : un rire. Un rire profond et de bon cœur. Comme devant ces blagues insipides qu'on se raconte à soi-même le soir pour oublier une journée molle dont les images vides tournent encore dans notre tête exténuée.

Pourtant, Kleen n'a jamais été un petit rigolo, c'est de lui que riaient les enfants à l'école. On s'amusait en le poussant et en le traitant de...

Une frustration s'empare d'Alexeï, il ne veut pas savoir. Il serre les poings, il serait prêt à... à arracher de ses mains l'organe en lui qui est responsable de tout ça. Il n'en peut plus de ne voir que des visions tordues, sans jamais saisir la moindre ombre d'une finalité heureuse. Il est exténué, écrasé, vidé.

Pourquoi la vie n'est-elle pas comme un film américain ?

Il se lève avec un goût de bile sous la langue et se dirige vers les cabinets publics. Peut-être Kleen a-t-il raison ?

Le néon au-dessus de lui grésille dans un insoutenable chaos sonore et les dalles du plancher n'ont plus rien de leur blanc éclatant d'antan. Il est maintenant devant un miroir, les yeux rivés sur la délicate courbure d'un robinet, qu'on a choisi chromé dans l'espoir de le rendre plus sympathique.

Alexei sourit suite à cette pensée absurde...

Sourire, c'est se mentir.

Il ne sourit plus... il doit le faire.

Depuis l'âge de 17 ans, lorsqu'il a commencé à percevoir sa capacité à voyager dans les rivières de détresse que sont les maux refoulés des gens, il n'a jamais osé se regarder en plein dans les yeux.

Alexei ne se rappelle même plus vraiment s'il a les yeux gris ou noisette. Il lève les yeux, tranquillement, dans la même ascendance pitoyable et accablée que Jésus montant sans empressement sur le mont Golgotha où l'attendait une mort pénible.

Chaque instant est un couteau chauffé à blanc qui tourne dans une plaie fraîche.

Et il les voit.

Ils sont bleus. Deux yeux bleus perçants qui donnent l'impression de lire et d'analyser jusqu'au moindre soubresaut du cœur.

Ces yeux vacillent, comme s'ils étaient vivants. Bleus. Bleus comme le vortex tourmenté d'âmes thalidomides infectées d'un passé

ruiné qu'il voit dans le miroir et qui fait tordre les traits de son visage. Ils sont bleus et le noir de leur pupille bat avec toute l'intensité du monde. L'enlacement répugnant du souvenir de toutes ces âmes putréfiées qu'il a sauvées, qui se bat, se tortille maintenant pour remonter à la surface. Il revoit des images qu'il croyait lointaines et disparues... mais elles ne sont pas perdues dans les limbes...

Alexeï ouvre la bouche, toujours plus grand. Les traits de son visage se détendent.

Elles sont là.

Dans le reflet froid et plastique du miroir, il voit une pile de cadavres suintants : les squelettes des âmes de ceux qu'il a aidés, qu'il a entassés là, charognes puantes empoisonnant sa propre existence.

Elles sont bel et bien là... en lui.

Un gémissement transperçant marque la souffrance de cet homme qui a passé chaque instant de sa vie misérable à absorber l'accablement de ceux qu'il croise.

Il croit n'avoir jamais aidé et, pourtant, tous ces traumatismes qui errent dans ses iris marquent une réalité.

Ces horreurs, Alexeï en a capté l'essence.

Le poids écrasant qu'il porte en lui est celui que d'autres n'ont plus à supporter.

Partager sa douleur pourrait aider ?

Et lorsque deux yeux bleus qui ont vu se referment, ils emprisonnent la douleur de ces vies dans les méandres d'une âme satisfaite, accomplie.

La Brousse

Par Laurence Grenier-Laroche

Par les jours de grands vents, surtout, tu dévalais la pente, le pas de course enclenché sous ta semelle. Je te suivais, gamine, je voulais toujours rester avec toi, je te léchais jusqu'au fond du confessionnal, notre lieu. Ton lieu, en fait. Ta place de bois et d'ombre, ton refuge où passer tes journées. J'y passais tout mon temps, assise à tes côtés, à t'entendre murmurer des secrets à la chaleur des ombres.

J'allais avec toi, mais je ne disais jamais rien. J'avais si peur que tu me découvres, si peur que tu ne voies mon sourire béat en te regardant cligner, en voyant ton souffle frémir, en longeant la courbe de tes doigts repliés, sur la barre du confessionnal. Jamais je ne me laissais un répit, jamais tu n'aurais pu voir mon admiration, ma sottise. Je te voulais toi, c'est certain, mais je savais qu'une seule parcelle de regard suffirait à te rendre rempli d'ailes, à te faire partir à la dérive, à me chasser du confessionnal, ou encore pis, m'y laisser seule. Les ombres chaudes du confessionnal, celles qui invitent à se sentir bien, à sourire béat, à rougir sous des murmures qu'on ne comprend pas. Je restais stoïque, pourtant. Tu ne voulais rien savoir, rien connaître. Tu me laissais le droit d'être là. Je restais là.

Tu écoutes
L'ombre grillagée sur ton visage
Absent
Tu ne dis rien
Tu écoutes
Mes soupirs de boîte noire.

L'invitation était trop belle, trop pleine de promesses qui n'ont pas lâché, qui se sont enserrées sur mon tronc. *Mon enfant, ma sœur*, tu disais, mais jamais ma sublime, jamais mon amour. Jamais ce que je voulais, seulement des bras un peu trop forts quand je me lovais dans cette petite niche au creux de ton cou. *Luxe, calme et volupté* que tu me chantais, susurrant tes airs à mon oreille, léchant le pourtour, bavant comme une larve fait son cocon. Plus tu m'enveloppais, plus je régressais dans ma poursuite de toi. Je ne voyais plus clair, seulement que je n'étais pas faite pour l'attachement. Je m'en voulais de mes misères loin de toi.

On dit que les femmes
Au corsage de léopard
Aiment l'amour.

Pourtant. Je ne trouve rien de plus excitant que de me faire responsable de tes malheurs. Passer le vilebrequin dans ton épiderme sensible à mes mots, faire courir sous tes yeux les chocs électriques d'une ville entière, l'énergie du monde entier pour t'aveugler, casser tes lunettes et te rendre ignorant comme une taupe, te faire disparaître sous la terre.

On me dit souvent féline, avec mes envies de meurtres pas possibles. Je sais, c'est cliché. Du déjà vu, la mort. Souvent, tu me murmures qu'on s'en passerait bien, tellement tu aimes te coller sur moi dans l'ombre du confessionnal, mais il ne faut pas que j'incline ne serait-ce qu'un sourire. Toujours la même histoire, toujours mes mêmes craintes. Toi qui m'aimes bien dans le détachement.

Les yeux fuyants
Comme une ombre
Tu me murmures
Le confessionnal
Si doux sur ta peau

Rouge sur ma peau
Le bois
L'odeur de la brousse
On s'entête
Enlacés comme les bêtes.

J'étais fatiguée des tremblements qui m'épuisaient la peur. Fatiguée de suer sous les sièges en bois, fatiguée de m'essuyer les mains sur les feuilles des buissons qu'on rencontrait dans notre fuite, peut-être moins pour les abreuver que pour t'empêcher les dégoûts de la peau moite. Je ne connais pas tes dédains, je préfère être parfaite, ta biche aux grands cils, ta bestiole aux pupilles écarlates.

Dans ma langueur tu retrouves nos souvenirs, des zombies déterrés, quelques cadavres à peine vivants. Tu comprends que c'est sans problème qu'on s'ignore, nos yeux sont abattus comme deux proies contre un coup de fusil. Trop las pour bouger. Les feuilles remuent à notre place, le vent siffle dans nos pensées, on dirait que la nature nous emporte pour signifier ce lien unique aux siamois. Dans le couloir étroit des visions, on s'étale pour jouet au chat et à la souris, on retombe dans nos regards d'enfant, dans nos réactions immatures, dans notre cruauté juvénile, surtout.

On passe dans des dédales qu'on ne comprend pas, mais on sait qu'il en sort des pointes acérées. On se veut du mal, beaucoup de mal. Comme si les caresses échangées près des parois du confessionnal nous donnaient un droit spécial sur l'autre, comme si ton malheur brillant contre tes yeux allait me réjouir plus fort, allait me faire jouir d'un plaisir certain, sans erreur possible. Comme si mes plaintes allaient t'arracher un sourire stupide, comme si mes lèvres implorantes allaient te sonner l'envie terrible d'être heureux. Encore plus.

Nos souffles chauds
La fourrure du félin
Tachée de sang
L'air humide
Les proies faisandées
Ta chaleur contre ma nuque
Nous terrés dans le confessionnal
Le souffle de tes doigts
Sous mes cheveux.

Je ne sais pas comment on a fait pour se rendre aussi bas, comment on a pu se jouer ainsi. Tu me dis que c'était facile, que tu ne cherchais qu'une personne pour t'amener aussi loin dans arbres feuillus. Je rougis toujours face à ce que tu racontes. Je ne comprends rien. Je fais semblant. Comme toute bonne fille je hoche de la tête. Mais c'est tout. Je n'arrive pas à penser clairement. Des arbres flous. Au fond, on s'est rendu à ce qu'ils clament tous sans vraiment essayer, sans passer par ce nous qui démange. On s'est rendu à la jungle la plus complète, aux combats sans fin, à la ronde des innocences voilées. On est passé du côté de la brousse, on a troqué l'ombre ambrée du confessionnal pour jouer sur le dos du félin.

Tu trouvais terriblement plus sexy l'œil de chatte que toute autre chose. Tu me voulais toujours dans mon corsage léopard, celui qui te faisait dévorer jusqu'à du bois. Tu me faisais penser à un bébé rongeur. Dans toute ton excitation, tu oubliais de conserver ton pouvoir. Tu me chantais presque des cantiques pour avoir des réponses plus fortes. Des cantiques salaces pour m'entendre gueuler au loin, la nuit. Des cantiques religieux, lorsque tu voulais me voir à genoux. Comme si ta voix m'amenait jusqu'à toi, comme si mes réactions étaient calquées sur un besoin de te voir, de t'admirer, de te chanter l'amour, à mon tour. Mais tu n'as pas eu envie d'y répondre comme je le faisais. Tu n'avais pas envie non plus de voir ma colère.

Tu parlais d'anarchie
Égocentrique
Un mouvement de l'intérieur
Une soupe d'organes
Qui nous rongerait
Les gencives noires.

Je n'avais pas le choix. Tu me faisais peur, tu m'obligeais à devenir violente. Je préfère être claire. Tu me poussais dans la voie où aucun n'avait pris ta place. Je jouais avec ton trône, je lacérais tes services publics. Tes voies de communications étaient barrées, ton front restait buté. Je ne pouvais rien faire, j'en suis certaine. Comment, alors, faire fondre cette peau qui ne me lâche pas, depuis ? Comment laver le sang qui a séché sur la toison que tu m'as fournie, il y a tellement de temps devant ces souvenirs.

Les questions restent inutiles si l'on n'agit pas, tu avais l'habitude de dire. Il faut avancer, loin du pas de guerre, loin de l'idée de la marche militaire. Il faut rester chez soi dans notre mouvement, rogner les bruits aux coins de nos orteils. Je n'avais pas le choix. Derrière tous nos idéaux de branches et de broussailles, il fallait que je t'attire dans mon monde, que je cesse de lorgner ton corps. J'ai bougé à ta manière, celle des fauves, comme tu disais.

L'ombre s'est tapie pour me laisser la place
La brousse gondole sur le dos des félins.

Je te traîne,
On laboure les herbes hautes
On arrache les lianes

Tes pas traînent
On laisse la destruction au passage
Un peu comme au temps
Des ombres de bois du confessionnal

Même s'il est oublié, le confessionnal te garde au chaud. Il tempère le brasier de la brousse, il t'épile tes sueurs, il te mange un peu de laine sur le dos. Sur les arbres, tu écris notre passage, tu longes leurs peaux avec tes yeux de laser. On dirait que toi aussi tu as des pupilles rouges de bestiole. C'est étrange, tout de même. Tu refusais tellement de m'abandonner ne serait-ce qu'un signe. Voilà. Maintenant tu graves tout, comme si ta rancune se passait par la forêt, comme si la folie résidait dans le vide de lecteurs, le vide d'humain dans l'immensité de ta déclaration.

Laisse tomber. Tu ne me touches pas.

Les herbes hautes
La brousse
Chemin faisant
Les herbes hautes
Tu me perds facilement
Tu oublies ta laisse.

C'est difficile de te voir aller. Mais c'est devenu un vrai combat. Tu ne m'as pas entraînée autant pour que je flanche, maintenant. Je sais bien que tes yeux doux désirent plus la liberté et des plaines aux chevaux sauvages que moi. Ma pauvre brousse qui a trop peu à t'offrir, qui te hante par son climat asthmatique, qui t'énerve chaque sens jusqu'à te rendre dément. Un peu plus dément.

Épuisé
À la fin de la journée

D'avoir toujours peur
Des éclairs des ombres
De la brousse.

Je te rendrai paranoïaque à force de te stimuler trop fort, à force de te faire chercher l'origine des choses, alors que la brousse fait tout contre toi, si tu ne la désires pas. Tes yeux d'animal fragile me détournent parfois le regard. Je n'arrive toujours pas à te supporter. Je ne sais pas si tu es vraiment domptable, si ta laisse arrive un jour à tout absorber. Je ne sais pas. Je n'y verrai pas. Tu resteras en cage, malgré tes apitoiements, malgré tes mots qui me lèchent d'une glu puissante, d'une fétidité qui rappelle les gencives noires. Les félins ne se brossent jamais les dents. Les félins sont terribles et méchants. J'accepte tes offrandes, mais je ne prie pas. J'espère.

Tu me regardes
Les yeux mielleux
Collants
Enrobée sous ma couverture
De léopard
Tu dis que
La vie pendant l'amour
Est mielleuse
Collante.

J'arrive à te croire. Trop facilement. Je n'attends que ça. La brousse mise en place pour te faire cracher mes mots, ceux que j'ai envie d'entendre.

Quelque chose de caché dans la brousse
Quelque chose de sale
Qui ne veut pas saigner.

Comme une plaie d'opération à cœur ouvert, j'ai soif de ton sang. Je ne joue plus au vampire depuis longtemps, la mythologie m'ennuie. C'est toi que je veux. S'il faut être clair, je le suis jusqu'à l'âme (puisque'il faut être cliché). Les histoires d'amour finissent toujours par des fins malheureuses, un peu comme notre histoire à nous. On s'attaque sans trop savoir où on va. Toi qui m'implores, encore, encore. Moi qui avance en brillant, les coups de machette au visage pour écarter les larmes de mes yeux. Je saigne comme la pluie des tropiques. Tu ris. Tu as l'air affable.

Tu m'attaches avec des lianes
Que je ronge
Sans me libérer
Tu m'empresses de bave
Mais je rongerai
Jusqu'à la fin
Aux gencives noires.

Je n'y pense plus, ma perte de sens qui rougit tes pommettes quand tu y repenses. Tes jeux sont plus forts que les miens, j'ai à l'accorder. Quand tu as réussi à faire de la brousse ton milieu, je n'y croyais pas. Ma brousse. Mes rêves daltoniens, mes espoirs d'ombres et de peaux qui se défont le long du bois, encore le confessionnal qui revient, qui nous donne toujours nos secrets qui étaient à oublier.

Je souris en repensant à toi comme si tu t'étais enfui loin, comme si tu avais déguerpi après la bataille avec la moitié de ton festin. Les vainqueurs n'ont pas toujours le sort réservé à l'excellence. Je te retrouve encore pris dans les mêmes pièges, tu es un petit lapin à la cervelle de poisson rouge. Mon petit animal à moi. Je te garde en cage parmi mes bois et mes rivières, parmi les serpents sur les branches, tu siffles avec eux, mais tu ne réussis pas à me montrer l'excès dans ta confiance.

Couché sur une branche
Le bras qui pend
Tu m'implores
Pour plus de venin
Pour plus de souffrance narcotique
Pour voir mon regard
Mes yeux jaunes
Un instant
Légèrement d'une ombre.

Tu n'as pas répondu, tu n'as pas joui de mon appel désespéré. Je m'inquiète de tes performances. N'as-tu pas encore compris que ma puissance est basée sur tes désirs ? Que je suis belle si tu me triturés ? Je m'esquive facilement, la peur me tenaille encore. Mais toi, tu restes là, sans un geste, tu restes là comme si rien n'avait jamais existé.

Dans la brousse tu te sens attaché
Enveloppé par la pénombre
Tu scrutes les yeux des fauves
Tu divagues dans leur lumière
Je te surprends
Les idées loin dans les plaines
Ailleurs.

Par ton absence tu me tortures. Je suis faible dans mes réactions connues d'avance, je me lasse moi-même par mes cris et mes faux regards de stupeur. J'essaie encore de te mordiller la nuque, de jouer dans tes cheveux, de faire rosir ton visage, mais tu restes détaché, tu t'opposes à moi, on dirait. Tu ne joues pas, tu ne fais qu'éteindre les étincelles qui volent partout. Mes débuts de brasiers. Je te voudrais brûlant et fou comme les forêts trop sèches l'été, je te voudrais entortillé sur moi comme un énorme boa qui voudrait m'engloutir, faire un avec moi, enfin. J'ai

froid toute seule à toujours t'espérer. Je prolonge toujours un peu plus mon espoir de croiser tes yeux, espérer que tu ranges ton air bête solitaire, que tu arrêtes d'afficher un ventre de bête repue.

Mais tout ça, au fond, tu ne le sais pas. Comme au temps du confessionnal, je cache chacun de mes mouvements, je fais la belle en conservant un sourire digne. Pourtant, je touche les bas-fond. On ne saurait pas quelle note me donner, on ne pourrait pas vraiment relater mes émotions. Je n'en ai pas. J'ai les larmes qui coulent que j'avance devant toi, quand je t'entends souffler juste un peu trop loin pour que le vent ne frôle pas mon cou. Je me cache. Tu ne sais rien. Je continue à te transporter dans la brousse, sans rien dire moi non plus. Sans rien faire que de tirer sur ta laisse, sur le lien qui nous prend à la taille. Je me dis que si tu marches sur les mêmes dédales où je m'apitoie, peut-être qu'un jour nous aurons les battements de cils synchronisés. J'ai abandonné nos battements de cœur.

Tout semble fonctionner comme prévu. Tu me regardes parfois, du coin de l'œil, quand tu penses qu'une ombre t'occulte le visage. Tu marches souvent plus vite, tu me rattrapes, presque, avec tes foulées qui sentent la gazelle. Tu restes tout de même précieux, couvert de fourrures qui ne semblent plus te protéger de mes piqûres. Je ne sais pas quelle transformation radicale j'ai pu opérer. Peut-être le fruit de mon obstination. Je ne sais pas, mais je tiens à le conserver, cet avantage que j'ai maintenant.

Ton regard préservé
Toujours la peur
Dans mes pas
Ta peur
Sur mon ombre.

Je repense au temps du confessionnal, lorsque c'était moi qui m'assoiais à tes pieds, moi qui me laissais manger sans rien dire. Tu

me faisais rôtir avec tes dents brillantes, tu jouais facilement avec mes émotions. Malgré tout, tu m'expliques que je n'ai jamais su rien de très bien caché. Tu t'es laissé faire et tu m'as pendu dans tes soupirs oculaires. On se croit chacun pris au piège. C'est un peu triste. On se ronge encore les os, c'est notre manière à nous. Se faire mal.

Tu es tombé lorsque j'ai pris le pouvoir, que tu dis. Lorsque j'ai tenté de t'imiter, mais que je ne suis devenue qu'un peu mieux moi-même, qu'un peu plus idéale comme tu aimes le dire avec un sourire en coin. On se retrouve dans nos parties de chasse, ces parties où la proie se mélange sous la pluie avec le canon qui tire sur les victimes. On chasse nos mots les plus tortueux. On défraie les rivières avec notre sang. On s'endurcit à force de tant d'attaques, qu'on se dit. On reste si bien dans la brousse, on passe un par-dessus l'autre, on danse comme les chacals, ceux qui grondent face à leur partenaire.

On ne s'est jamais rien avoué, mais comme les animaux, on l'a senti à l'odorat développé. On a trouvé quelques changements dans nos sentiers battus. On a flairé un nouveau gibier, celui qu'on refusait de voir depuis très longtemps, il me semble. Peu à peu, tu as arrêté de faire l'ailleurs, mais on est toujours resté des félins sauvages. S'apprivoiser, c'était hors de notre possibilité. Parfois, quand même, on se lèche le poil, on se nettoie le dos avec notre langue râpeuse. Parfois, j'aime bien prendre soin de toi, quand tu dors un peu, l'œil à moitié ouvert, quand tu sembles ronronner, mais je n'ose pas te le demander. On reste dans notre mystère, dans l'histoire qui fait pousser des papillons dans le ventre, dans l'histoire, surtout, qui mène à des chasses sans égal, parce qu'on a encore un peu de la peur à nos trousses, parce qu'on ne s'est jamais lâché, enfin.

Les flamants roses
Cette envolée lyrique
Contre le ciel
Rose mauve bleu
Notre Niagara.

Les pendules

Par Mylaine Massicotte

« Ce qui se meut en ligne droite change de lieu; en continuant son mouvement, il s'éloigne de plus en plus du point de départ et de tous les lieux par lesquels il passe successivement; si ce mouvement lui convient par nature, c'est donc qu'il n'était pas au commencement en son lieu naturel. »

Galileo Galilei

Dialogue sur les deux systèmes du monde

« Il vaut mieux rêver sa vie que la vivre, encore que la vivre, ce soit encore la rêver. »

Marcel Proust

Clic-tic, clic-tic, clic-tic

Le métronome, dictateur du musicien, comptait la mesure. Les yeux de Simone défilant sur la page captaient l'écriture qui s'imprégnait dans sa mémoire, pendant que ses doigts domptaient les touches de lion qui s'enfonçaient docilement sur la table d'harmonie. Les ondes sonores percutaient les murs de bois, s'enfuyant par toutes les ouvertures possibles, déboulant l'escalier, sautant par-dessus le rebord de la fenêtre, filant au travers des murs : Bach n'avait alors jamais si bien fugué.

Lorsqu'elle eût plaqué l'accord final, Simone resta un moment sur son banc de cuir capitonné. Elle observait ses mains, la mécanique des tendons et des jointures, les veines saillantes qui avaient nourri la musique, ses ongles bien coupés, le sourire noir et blanc du piano et l'aiguille du métronome qui se balançait de gauche à droite sur son dos.

Clic-tic, clic-tic, clic-tic

Le mouvement du balancier, si intensément soporifique, la transportait lentement dans un rêve hypnotique. Au-delà de sa chambre, une bulle de vinyle d'azur étirait ses parois dans l'immensité, l'horizon s'embourbant de cubes grisâtres. Squelettes de fer et arbres dénudés pointaient en déchirant le vide. Dans le désordre froid de cet étalage de constructions, les flocons enlacés devenaient des pâtisseries à la guimauve. Cette fantaisie lui donna une étrange envie de mélasse.

Comme du goudron sur ses toasts, Simone étendait la mixture d'un geste rondelet. Elle venait d'en échapper de grosses gouttes sur son chandail, mais ne le voyait pas. Deux lacs maintenant peints sur son ventre et quels monstres pour y habiter ? Simone léchait le couteau en pensant à toutes les tranches de pain qu'elle avait un jour tartinées de boue de glucose : de la mort en pot pour les diabétiques suicidaires. « Manger pour se faire un peu de graisse pour l'hiver... À voir comment je mange on dirait bien que l'hiver va être dur. Ces extrêmes bassesses au bas de mes fesses qui s'agrandissent en bourrelets de cuisses... Sur mon comptoir de cuisine, des p'tits bonheurs de pain d'épices. J'ai l'abdomen comme un melon par l'amidon du pain. J'emmagasine les lipides sur mon ventre rond comme un soleil levain. » Trente-deux heures quinze et elle s'évanouissait sur sa chaise, pleine et bien.

« Bon, il faudrait bien que je sorte prendre un peu d'air. » Mais avant, elle reprit le pot de mélasse, se leva de sa chaise et marcha vers le réfrigérateur. C'est quand elle ouvrit la porte qu'une suction la retint prisonnière à l'intérieur. La porte s'était fermée et elle à l'intérieur : « Comment sortirais-je de ce caveau ? » Son corps étrangement contracté entre les tablettes, elle resta ainsi à dévisager un restant de poulet qui traînait à côté d'un pot de mayonnaise. « N'y aurait-il pas un trou quelconque par lequel je pourrais passer ? » La voilà, cette petite fente où passe l'air froid. Son corps y passera comme un chat dans les aiguilles d'une montre. Elle tomba des nues sur un bitume craquelé.

La route ondulait jusqu'à un terrain vague. C'était maintenant le printemps. Simone bousculait l'herbe mouillée, moitié boue moitié moisissure, traversant un nuage de moucherons qui virevoltaient en vire-vent, vite et versa, s'écrasant flique-flaquant sur son visage.

Une plaine, verte, étonnamment parfumée ; des effluves des plus sauvages. Dans le ciel, un nuage se fractionne et la lumière s'y perd, donnant à ce lieu une allure vacillante. Les fleurs, comme des clochettes, se bercent. Des coquillages de coquelicots qui clignotent dans le colimaçon de l'oreille. « Ce que chantent les insectes est un appel au silence. Je ne dois plus rien dire de peur de brusquer cette parfaite symbiose entre les éléments terrestres. Cigales, coccinelles et libellules, gardiennes de l'harmonie fragile, que vos ailes sur l'onde du vent calme les convulsions de ce monde en proie à la vitesse. Tournoyez, échappez à ce bourdonnement insoutenable de la civilisation et de sa course funèbre. Laissez la harpe ponctuer le rythme de la pluie et les cors enflammer le soleil. » Sur cet hymne à l'ordre et à la beauté, la terre s'étourdissait une fois de plus sur un si bémol assourdissant.

Le four à micro-ondes criait parce que le poulet avait fini de cuire. Assise dans son lit, emmitouffée dans sa couette de duvet, Simone arrachait des lamelles de chair blanche.

Sur sa table traînait un livre d'anthropologie à propos des peuples nomades de l'Afrique, soumis à l'esclavage de la nécessité « mais si libres après tout ». Ne connaissant pas le monde moderne, ils n'en connaissent pas non plus les vices. L'hydre de l'Occident n'avait pas encore serpenté en leurs têtes, ni creusé de galeries en leurs cœurs sauvages.

Simone rêvait de partir un jour vers ces terres en friche où elle pourrait étendre ses racines et faire fructifier ses désirs. Un seul problème pour cet être de liberté qu'elle était : elle ne pouvait songer à se déplacer dans un véhicule avec un quelconque moteur, encore moins un avion. Jusqu'à maintenant elle n'avait jamais eu aucun problème à ce que ses trajets se fassent à pied où à vélo, car la distance le lui permettait toujours. Mais comme elle devait traverser l'Atlantique... Un frisson hérissait ses poils de hérisson quand elle pensait à cet instant où la ferraille, roulant à une vitesse adéquate, enfreindrait les lois de la gravité et la soulèverait du sol. Comme un poisson qui ne voudrait pas être déporté par bateau, elle voulait se diriger d'elle-même, sans emprunter ces machines à pétrole qui envahissaient tant son monde. Comme une oie, elle voulait migrer vers un autre pôle, car celui-ci ne lui convenait pas. « Il n'a pas la bonne charge magnétique », dit-elle, « il me fait dérailler ».

Jusqu'à maintenant, Simone n'avait eu qu'une expérience livresque du voyage. La littérature était pour elle une véritable locomotive sans limites dans l'espace-temps. Ces romans imprégnant tant de photographies plus ou moins floues dans son imaginaire. Ces auteur(e)s décrivant avec tant de soucis transcendaient leur pensée mise brutalement en mots afin que le lecteur puisse en découvrir l'essence. Une aura de circonstances que l'on veut à tout prix relier entre deux couvertures afin

d'affirmer : « voilà, ceci est et représente un monde en soi, il n'y a plus rien à dire, lisez, cela suffit »... La littérature l'avait longtemps nourrie, maintenant elle digérait mal son inertie. Et puis il y avait cette lettre...

Que s'était-il passé pour que nos sociétés prennent un chemin aussi grotesque que celui de sa propre destruction ? N'y avait-il pas un quelconque déterminisme là-dessous ? Les livres d'histoire et d'anthropologie, véritables carnets de voyage de l'humanité, ne parvenaient pas à lui donner de vraie réponse. Simone devait remonter à la source, tenter de trouver la pierre de Rosette lui permettant de traduire les comportements de cet animal civilisé.

Elle se souvint d'un article qu'elle avait déjà lu au sujet de l'hypnose et de ces séances qui permettent aux patients de pénétrer à l'intérieur d'eux-mêmes. Puisant dans la symbolique de leurs visions, ils réussissaient à comprendre d'où provenaient leurs peurs et s'en libéraient. « Peut-être serait-ce une bonne chose que je consulte un spécialiste. » Parce qu'après tout, elle ne trouvait plus cela si dénaturé de voyager par avion. « Malgré tout ce qu'on peut en penser, il n'y a plus grand-chose de très naturel dans cette vie, alors pourquoi ne pas en profiter, du moins, pour ce déplacement. »

Tu mangeais une poire sur la pelouse. L'odeur de l'herbe fraîchement coupée imprégnait encore ta cour inondée de soleil. Il réchauffait l'air d'août quand, étendue sur le sol, du jus pleuvait sur tes joues. Un peu de sucre sur tes joues et de la chaleur sur tes cuisses, tu mangeais une poire à saveur de réglisse. Les tons de l'atmosphère glissèrent vers l'horizon et tu savais que tu les perdrais pour de bon. Le temps glisse sur tes cuisses qui frissonnent et la sombre lueur de la pénombre s'avancit grise et ouatée. Tu mangeais une poire sur la pelouse et voilà qu'il ne te

reste plus que les graines. Tu les lances au loin, espérant un espace pour qu'elles puissent germer. Petite semence qui germe par terre. Ses tigelles et radicelles s'allongent dans le sol et dans le ciel, aspirant à croître un peu plus, à s'étendre dans l'espace, à s'ouvrir jusqu'à l'épuisement. « Vas-y, marche sur tes racines. Que ne donnerais-je pour que tes rêves croissent et sautent sur leurs pattes... »

Simone se leva, laissa choir derrière elle ses pas somnambules. Passant près d'un parc, une balançoire lui rappela un autre temps. Elle amorça le mouvement de ses jambes en poussant son bassin vers l'avant, vers l'arrière, imprégnant un élan à cet instrument de vertige qui lui donnait l'impression de s'envoler. Elle voulait faire se décrocher la balançoire de son axe pour qu'elle puisse se propulser en altitude, vers le vide gazeux de l'atmosphère. « Pourrais-je un jour voler sans avoir peur ? ». Enfonçant brusquement ses pieds dans le sol, elle força la balançoire à s'arrêter brusquement. Simone tournait ses pieds avec vigueur, tordant les chaînes au maximum, levant ses pieds du sol, se laissant emporter par la vrille. Étourdie, elle se leva puis retomba dans l'herbe froide. Contemplant le ciel, elle se mesurait à la petitesse de son existence. « Soudainement me défragmenter. Me retrouver en millions de particules égrainées sur le sol, bouffée par les microbes. Devenir une turricule de lombric. Ionisée, atteindre un niveau infiniment petit d'existence pour ensuite me refragmenter. Avoir une pulsion d'accouplement et former une masse plus grande et tout recommencer... Faire partie du gaz d'une étoile... Puis être projetée dans l'Univers... En apnée dans le voile céleste... Atteindre les feux follets du cosmos... Trouver dans le recueillement un peu du chaos originel... Sentir les vibrations, le signal sonore d'un grand bouleversement... Tout recommencer... »

Quelles peurs t'hypnotisent au point de te faire perdre la raison ?

Une falaise s'est assise au bord de la mer qui lui crache ses impuretés, pendant que toi, pauvre humaine, tu observes un horizon sans fin. Lorsque ton regard se fatiguera de cette vue, tu te lèveras et choisiras un autre endroit, car les merveilles du paysage prennent du temps à être connues. Il y a cette roche qui t'offrira une autre perspective et tu la lorgnes, patiente, car il y a encore d'autres points où ton regard ne s'est pas encore arrêté. Vois dans cette fissure la mousse qui s'accroche à la vie. Souris à la souche qui s'est habillée de champignons pour mieux mourir et arrose la terre de ses débris. Seule parmi les décomposeurs tu es l'intrigant mammifère qui n'a pas encore compris quel rôle il devait jouer. Par toute cette chorégraphie minimaliste, le cycle de la vie et de la mort danse le tango, et quand ils s'enlacent, c'est le dégoût qui les prend au cœur. La main grasse, volage et tendre sert de nid à cette chair déshydratée et grise. Et tu te relèves, soudainement lasse. Tu oublies le paysage et rejettes tes pupilles sous leurs paupières : tu marcheras sans regarder. Tu seras où tu auras laissé tes pieds se reposer. Il n'y aura plus d'heure pour toi car tu ne possèdes plus la responsabilité d'être quelque part, à un moment. Seulement marcher...

—Mais assoyez-vous donc ! Bon, où en étions-nous ? Ah oui, vous me parliez de votre peur de prendre l'avion...

—Comment pourrais-je m'expliquer... Le problème, c'est que l'on perçoit tout à travers les vitres : les vitres de notre maison, de notre voiture, de notre télévision... Nous perdons, où nous ne connaissons tout simplement pas la réelle sensation des choses. Tant que le soleil n'a pas directement frappé votre épiderme englacé, vous ne pouvez vous représenter la vie libre. Tant que vous n'avez pas marché hors de votre engin sur roues, vous ne pouvez comprendre à quel point il est bon de se diriger sur ses pieds, de serpenter sur le sol et de sentir ses bosses sous nos semelles. Mais encore, nous enveloppons nos pieds de caoutchouc

alors que nous pourrions tout simplement marcher pieds nus et ressentir l'humidité qui s'échappe des pores de la terre.

—Mais j'espère que vous comprenez que, si vous ne portiez pas de chaussures, il y aurait de forts risques que vous vous blessiez...

—Bien sûr qu'il est mieux de se protéger, mais n'est-ce pas une façon de s'éloigner de nous-mêmes ? Qu'est-ce que ces trottoirs ? Des lignes directrices pour nous dire où il est correct de marcher ? Même les buissons sont attachés avec de la corde pour que l'hiver ne les abîme pas. Est-ce qu'on a le droit de crever sans être enchaîné ?

—Mais revenons à notre point principal, car je crois que nous nous éloignons un peu, qu'est-ce qui vous motive tant à partir ?

Sous un viaduc, elle marchait en reculant, heurtant un pigeon éventré et putride. Il gisait sur sa trajectoire, plat et ouvert. « Un autre... » se dit-elle, en le prenant dans sa main et en l'examinant. « Quelle chance de tenir ainsi la mort par les ailes ». Le doigt impudique de Simone s'enfonça dans la plaie froide et humide : on aurait dit de la confiture de framboises.

Elle cueillit d'autres oiseaux comme cela, au gré de la pluie, et chacun de ces êtres, elle les ramenait avec l'idée spectaculaire de les faire voler à nouveau. Tous ces fils et ces câbles, ce tissage divisant l'horizon, serviront de point de résurrection à ces carcasses emplumées. Qui sait, peut-être ses peurs y resteront-elles aussi accrochées ?

Au pied d'un cordon de velours, elles devinrent pendules. Et c'est ainsi qu'à l'aube de l'empyrée, leur décomposition baignait la ville d'un parfum rance. Dans le crépuscule rougeâtre, les asticots régnaient en maître dans le ventre des pigeons. Devant la forme rongée des volatiles, Simone se berçait, une nuée de coups de timbale dans les oreilles. C'était le tonnerre, et elle décida de rentrer chez elle.

« Chez moi, je suis « chez moi ». Chez moi... c'est où ça ? Cette lettre qui traîne depuis deux jours me dit que « chez moi » n'est plus ici. Mon proprio m'expulse car je n'ai pas d'argent pour payer le loyer. Il me dit de vendre mon piano, et je le vendrai... mais pas pour lui. Mon proprio m'expulse ? Aussi bien partir au loin, pour de bon. Rien ne m'attache ici de toute façon. »

Abandonnée et seule, toute sa vie durant il lui a semblé que nulle part quelqu'un l'attendait. Il n'y avait jamais personne pour lui dire : « Je t'aime, tu me manques », personne qui remarquerait son absence une fois son corps déposé dans sa tombe. Qu'elle existe ou qu'elle n'existe pas, quelle différence ?

« J'aimerais un jour rencontrer quelqu'un qui puisse me prendre. Effectuer un voyage sur son épiderme... »

« J'effleurerai une autre peau, celle de ton visage, et examinerai ces plis qui te forment, toi, œuvre abstraite de l'Univers. Je pèlerai ta croûte et y découvrirai... quoi ? Une orange que je croquerais comme ta joue. Aussi l'effleurer du bout des lèvres, parce que c'est si bon, si satiné... Embrasser, se délecter de salive, de chaleur buccale, de respirations frénétiques. Mettre toute sa concentration sur chaque papille gustative pour bien ressentir le contact de cette chair étrangère dans ma bouche. Je crois que je m'accroupirai sous ton menton et prendrai tes cheveux comme édreon. Je roulerai vers un autre espace, sortie de la solitude donnant souffle à mon angoisse. »

« Est-ce que je suis bel et bien vivante ? »

« J'ai envie de me râper la peau afin que mes blessures s'oxydent et me brûlent. Je veux une preuve de la réalité. Je veux une preuve de la vie.

Je me sens engourdie. Pendez-moi au bout de mes mamelons mâchouillés. Tendez vers leur pointe hérissée une allumette, que je ressente une fois pour toutes ! Torturez-moi que je vive ! »

« Je vis dans un monde d'apparences et je ne peux que capter du bout de mes sens une parcelle du réel. Je veux de l'absolu, bordel, de l'absolu ! »

« J'existe donc je suis ? »

—Mais de quoi avez-vous si peur lorsque vous pensez à prendre l'avion, Mademoiselle Simone ? Pensez-vous que c'est l'idée de cet espace clos ? Souvenez-vous, l'autre fois, lorsque vous avez songé que vous étiez prisonnière de votre réfrigérateur... N'y aurait-il pas un peu de claustrophobie là-dessous ?

—Il y a autre chose... Vous savez, tous ces oiseaux que je retrouve partout me font penser que je pourrais bien y passer aussi. Que cet avion allait peut-être s'écraser... Je ne sais trop... Même s'il est plus probable que je meure frappée par la foudre que dans un écrasement d'avion, je vois dans ces songes un présage et il m'effraie.

—C'est donc que vous auriez peur de la mort alors ?

—Est-ce vraiment que j'ai peur de mourir ou bien que ces oiseaux symbolisent la liberté que je pourrais perdre en cessant de vivre ?

—Ma foi vous parlez mieux que moi. Vous ne croyez donc pas en une vie après la mort à ce que je peux voir...

—Non pas du tout. S'il y a une vie à vivre, elle se trouve ici et pas ailleurs. Je crois que lorsque l'on vit, on vit, et lorsque l'on meurt, on ne vit plus, voilà tout. Parce que je vois que mon existence a une fin, j'ai tendance à précipiter les choses. Je gobe si facilement le présent que tout n'est que souvenir. Le temps passé n'a pas le temps d'être et je me perds à vouloir le rattraper. J'aimerais avoir le temps, le posséder, le modeler, une pâte de temps que l'on cuirait au four, devenant une statuette de

l'immobile. Le temps d'ivoire... Avoir le temps, le prendre, le déplumer, le mettre à nu sous mes yeux avides, le voir tel qu'il est. Le temps qui passe, le temps perdu, le temps qui s'effrite... Un temps fantôme dont on entend parler mais que personne ne voit. Une rumeur pour les riches qui croient le gagner. Libérer le temps, le décompresser, l'assassiner. Tuer le temps. Le suspendre...

« Horloge ! Dieu sinistre, effrayant, impassible,
Dont le doigt nous menace et nous dit : « *Souviens-toi* !
Les vibrantes Douleurs dans ton cœur plein d'effroi
Se planteront bientôt comme dans une cible ; »

Simone voyait un pendule se rapprocher de sa tête, lentement mu par cette corde qui le faisait descendre au rythme de ses oscillations. Une horloge de Baudelaire¹ et de ses fleurs malignes embaumait son cerveau momifié.

« *Souviens-toi* que le Temps est un joueur avide
Qui gagne sans tricher, à tout coup ! C'est la loi.
Le jour décroît ; la nuit augmente, *souviens-toi* !
Le gouffre a toujours soif ; la clepsydre se vide. »

Le temps qu'il lui restait à vivre dépendait de la vitesse à laquelle la lame allait descendre et lui limer le crâne. Quelle liberté lui restait-il ? Elle pouvait décider de se retrouver ailleurs, dans sa tête. Peut-être qu'alors, si dans son esprit elle s'imagine un lieu, quand son cœur aura cessé d'envoyer sa sève dans le cerveau, c'est l'endroit où elle restera à jamais ?

—Bon, nous allons commencer... calme-toi, inspire, expire, concentre-toi sur le vent qui passe sur tes lèvres et pense à la chaleur d'une île... Regarde maintenant ce pendule et suis-le des yeux... lentement, observe la monotonie du mouvement, et laisse-toi bercer... pense à ton île... Pense aux vagues qui s'y écrasent... observe la monotonie du mouvement... »

On cogne à la porte.

—Mais qui cela pourrait-il bien être ?

—Je suis le marchand de sable madame, je viens vous faire votre livraison.

—Mais oui, bien sûr, passez par-derrière et envoyez-moi cela dans la cour.

Un petit homme moustachu et en habit vert, grassouillet des mollets et le nez en trompette, amenait sa brouette dans le carré que Simone avait préparé.

—Merci beaucoup !

—Ah ! Mais il n'y a pas de quoi ! Vous savez, je fais ça tous les jours moi, livrer de la graine de roche. Et comme on dit, pierre qui roule n'amasse pas mousse. Alors je vous quitte, quelqu'un d'autre m'attend.

Entre les glaïeuls et les orties, Simone avait trouvé son île. Dans son carré de sable, elle construisait des pyramides.

« Pense à ton Nil... », à cette eau qui t'irrigue...

Huit millions de kilomètres carrés de désert, fendu par ce fleuve qui étend ses bras jusqu'à la mer et agrippe les voyageurs guidés par un

phare et sa lumière. Selon les mythes égyptiens, l'Ogdoade des dieux aurait déposé sur un tertre surgi des eaux un œuf. De là aurait éclos le monde tel qu'il nous apparaît.

Dominés par leur instinct de survie, les êtres vivants n'ont d'autre but que de se reproduire. Quand ils ressentent une menace, ils feront tout pour que puisse subsister une partie de ce qu'ils ont été. La logique implacable des gènes faisait en sorte que Simone n'était pas très différente de ces arbres qui se précipitent pour produire des fruits lorsque leur milieu devient hostile. Effectuant une grande migration, elle pourra rejoindre le lieu où elle se régénérerait dans un autre corps. Un petit être pourrait croître dans de meilleures conditions...

À la lumière de sa table de travail, le psychanalyste repensait à la discussion qu'il avait eue avec la jeune Simone. « Cette fille est vraiment un cas spécial. Vouloir à ce point fuir le monde civilisé car elle ne s'y sent pas heureuse me semble être une drôle de quête. Je ne sais pas à quel point elle est consciente que si elle n'est pas heureuse ici, il y a de fortes chances pour qu'elle ne le soit pas plus ailleurs. Elle vit dans le rêve, s'hypnotise elle-même d'un mantra qu'elle se répète sans cesse : partir, partir, partir... Car naît d'un voyage une découverte de soi-même. Peut-être réalisera-t-elle combien le seul absolu qu'elle pourra atteindre se trouve en dedans d'elle... Ses hallucinations à propos du temps et des horloges me font penser à ce que disait Descartes au sujet de la machine humaine. Il disait que l'être humain n'est pas si différent d'une montre ou d'un quelconque objet automatisé, puisque si nous rompons le « principe corporel des mouvements pour lequel il est institué », si une faiblesse s'observe dans le mécanisme, « le principe de son mouvement cesse

d'agir »². Simone est une fille brillante, cependant je crois qu'il y a quelques ressorts qui bondissent dans sa tête. Elle est paniquée parce qu'elle est consciente de sa défectuosité, du temps qu'il lui reste avant de devenir complètement folle. Elle veut comprendre la genèse du drame humain car elle y voit une réponse à ses propres maux. Je crois que je vais l'appeler et fixer un dernier rendez-vous... Pas de réponse. Je rappellerai. »

Des pyramides de boîtes prenaient place sur le bord du chemin, attendant qu'un organisme de charité vienne les prendre. Pendant qu'elle les remplissait d'objets inutiles, la crue des eaux l'inondait de larmes. Ni vent, ni rameurs ne parviendraient alors à la ramener sur la berge. Elle s'éloignait, les bras en mâ, vers une autre rive.

Des tombeaux répartis un peu partout sur le bord du Nil. Des nécropoles abritant les corps précieusement préservés sous les bandages afin qu'ils puissent rejoindre l'autre monde en toute beauté.

« Ce qu'il doit faire noir dans un sarcophage... à peu près comme ici je dirais... »

Des incantations lui parvenaient de l'extérieur. « Quelle sorte de rite cela pourrait-il bien être ? » En même temps que se déclamaient cette prose enchanteresse, Simone se sentait lentement perdre un peu de sa lourdeur. Son nez et sa bouche formaient un cartilage très dur, ses omoplates la démangeaient atrocement mais elle ne pouvait pas se gratter, ses bras n'étant désormais pas plus longs que des bananes. « Et ils rapetissent encore... ».

Tu devenais une hirondelle. Tu résistes un peu mais te relâches, respirant l'hélium qui monte en toi. Perce ce corps qui te retient

prisonnière, pique et picosse et craque cet œuf, piaille parce que tu as faim, laisse-toi soulever et vole sans t'arrêter !

Tu piailles et deux prêtresses en pagne ouvrent le couvercle de ton sarcophage. Maladroite de tes deux ailes, tu tomberas sur le sol de la chambre funèbre. Tu reprendras ton vol et là tu sortiras de la pyramide. Tu devras traverser la Méditerranée, tu sais que tu auras besoin de beaucoup d'énergie, et c'est pourquoi tu t'arrêtes dans une oasis pour manger quelques dattes. Tu survoles l'Europe, puis l'Angleterre, et quelque chose attire brusquement ton attention : une immense horloge. Te voilà en vol plané, attirée vers le centre du cadran, comme si rien d'autre ne valait plus la peine d'être détruit.

« Tuer le temps », c'est bien ce que tu voulais non ? Tu t'es convaincue qu'une durée éternelle pourrait subsister quand dans ton esprit la notion du temps s'éteindrait en même temps que tes sens. Voilà que tu as les deux ailes épinglées sur le cadran : et tu tournes encore.

Les déménageurs venaient prendre le piano que Simone avait laissé pour eux. Ils traversaient l'appartement, se racontant quelques plaisanteries, mais leur sourire se figea devant l'installation qui les attendait au salon. Macabre vision que ce piano ouvert, dans lequel une jeune femme emmaillotée dans ses cordes ne respirait plus. Sarcophage d'ébène. Plus macabre encore fut la découverte d'un fœtus de deux mois, pendu par son cordon ombilical, se balançant dans la cuisine. Atterrissage forcé.

Une odeur d'ammoniac dominait l'odeur d'encens, menait à un perroquet dont les fientes recouvraient le plancher. Personne ne saura comment raconter ce qui s'était passé, puisque ce perroquet fut le seul témoin des événements et que tout ce qu'il savait dire est « Pendule ! Pendule ! ».

Références

1. BAUDELAIRE, Charles, « L'horloge », *Les Fleurs du Mal*, Paris, Éditions Libro, 2000, p. 76.

2. DESCARTES, René, « Les Passions de l'âme », *Œuvres et lettres*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1963, p. 697.

Avec nos pieds trop petits pour la mer dévoreuse

Par Geneviève Morin

LONGTEMPS ESPÉRÉ

l'ordinaire fragile,
minuscule aquarium
que la lumière brise

tes yeux font l'océan
dans cette humeur finement aqueuse
d'un rien, d'un cheveu qui tombe
tu retranscris les désastres
apparents

moi
je vais, ivre
d'une pièce à l'autre
dans la demi-clarté
d'un matin de novembre
la traînée blanche de mon souffle
disparaît sans laisser de trace

IL FAIT FROID DANS L'APPARTEMENT

mon cœur mobile s'effiloche

comme les tissus nomades dont je me pare

je cherche une pantoufle comme on cherche une réponse

cachée sous un meuble

il y a

une odeur de feuilles brûlées

qui se rapproche

du dehors

Heureusement

le téléphone n'a pas sonné

aujourd'hui

CHERCHER CELA

dans le creuset des gestes,

une intimité plus vaste

une saveur de salin

mais tes doigts sont usés

par trop de paroles écrites

et tu fixes le plafond

en fumant ta cigarette

lentement

comme un condamné

à vivre

NUIT D'INSOMNIE

un verre d'eau posé sur la table

et ce silence

tout autour

J'allume un paquet de sauge

rouge

comme ta peau,

Flora

mon aïeule

ma métis

petite morte oubliée

dans un coin de l'album de famille

je t'appelle

te voici

le secret de mes origines

serré entre tes dents

je t'interroge

tu ne réponds pas

droite et figée

comme un daguerréotype

JE SONGE À MON AIMÉ

Il faudra

encore une fois

lier nos pensées

à un certain point dans le ciel

pour quelques phrases droites, attentives

qui se détendent brusquement

nous sautent au visage

Là où nous sommes

Là où nous vivons

sans trace, sans manque

avec nos pieds trop petits

pour la mer dévoreuse

Aujourd'hui

il s'agit moins de vivre

que d'abattre la nuit du cœur

LA PARESSE

me fait un labyrinthe de ses jupes

le temps semble un rêve orange

une morsure sans nom

(au goût salé)

Soudain tu te glisses dans la pièce

tu casses les lignes de fuite

écarter la perspective

et librement

ouvre tes bras

vers la fenêtre

Nos bouches s'entrelacent

en désordre

comme des boucles

pas étonnant

qu'on se sente parfois

un peu emmêlés

NUIT D'INSOMNIE

un verre d'eau posé sur la table

et ce silence

tout autour

je songe

une porte ouverte

puis refermée

mais

entre les deux

le plus infime

le plus terrible

voyage

oui mais

ferai-je le pas

UNE PORTE OUVERTE

puis fermée

entre les deux

que de pas dépliés

repliés

que de paroles lancées

mâchées

tordues

perdues

ramassées

recrachées

que de cris d'extase

milliers de pas et de mots

jetés en travers de ces quatre pièces

danse concertante

espace animé

espace aimé

de toute une vie

MA VIE, TROP SOUVENT MUETTE

pourtant elle chante

dans la paume de ma main

en gouttelettes-pulsation

lorsque j'y plante les ongles

ferai-je le pas

ou mourrai-je debout

sans le vent

UN MATIN TROP VASTE

pour nous deux

dimanche

mouille de sa bruine

les fenêtres fermées

Tu abordes un sourire

qui ne me regarde pas

plein de conviction

de beaux sentiments

onctueux

tu pèses tes mots

tu mesures tes regards

tu appuies ton baiser

tu te parles à toi-même

Désolée

Il n'y a plus de service

au numéro que vous avez composé

POUR ME CARESSER

tu as des gestes médicaux
tu regardes faire tes mains
précises
et froides

Moi

je ferme les yeux
je suis le cours d'une idée
je tente de rattraper un songe
je voudrais être ailleurs

Nos rêves cerclés de fer
tournent en boucle
sur l'écran de l'âme
et vraiment
nous ne sommes plus d'ici

Infailiblement

nous n'avons plus lieu

NON

Je ne suivrai plus
la course des chevaux de pixels
dans un téléviseur

j'ai trop faim
pour
me contenter
du reflet touchant de la lumière
sur des meubles de métal

Ici
tout est beaucoup trop poli
les jours s'empilent
vides et plats
comme des documents ministériels

sur nos âmes ignifuges
j'appelle la grâce inutile
des incendies

VOILÀ

j'ouvre la porte

vertige

d'être

seule

et tendue

en alerte

Un vent

surprend

le grain de la peau

Je m'appuie

quelques instants

contre le cadre

Puis

enfin retournée

j'avale la clef

UN SOLEIL CHAUD

tourne sa bouche

entre le ciel et la mer

Flora me prend la main

je la berce

nous roulons sous la vague

retrouver celle qui nous enfanta toutes les deux

Entre douleur et jouissance

l'instant fatal, c'est nous

avec notre conscience

belle comme une mécanique lente

et nos deux cœurs

sucrés

comme des fruits séchés

Flora et moi

jetons les filets de nos cheveux

dans l'eau du fleuve

ELLE M'APPELLE

« maudite blanche »

je lui réponds

Tapetshin !

« ta gueule ! » en langue Micmac

enfin délivrés de la pesanteur

nos mots ont le roulis des galets apaisés

nos robes claquent au vent

à l'infini du bleu

soudain

une encre s'écoule entre nos cuisses

Enfin

nous sommes prêtes à enfanter

la terre

encore une fois.

Digression du déplacement septentrional

Par Tatiana Saint-Louis

Steal compass

En sortant du boulot, comme à l'habitude, je prends ma voiture. Comme à l'habitude, le soleil se couche et le temps est gris. Et les gens sont gris aussi. Une autre journée qui vient de s'effacer de ma mémoire, une journée de plus dans le fil du temps passé. Contact. C'est drôle, le ronronnement du moteur me semble soudain très sympathique. J'aime sentir les roues qui vibrent sous moi. J'aime sentir le mouvement de la voiture qui paraît statique et avance pourtant si rapidement. Feu rouge, feu vert, je bouge. Me voilà qui refais le trajet travail-maison, le trajet qui balise mon être et me définit. Un trajet qui ne compte pas dans le cumul de la conscience, où l'on n'existe que par intérim. C'est vrai, je n'existe pas si je suis en transition entre deux fonctions. Travail ou maison. Jamais en devenir. On sous-estime trop souvent ces moments de transition. Ils sont pourtant si importants. Des transformations, des métamorphoses, des sublimations. Feu vert, feu rouge, encore. Le flux de la circulation est apaisant. Il me rappelle que je ne suis pas seul à venir tous les matins, pluie ou beau temps, gagner ma vie et que des milliers de gens sont comme moi en ce moment, de passage dans l'inexistence... Les infrastructures de béton qui s'enlissent en arabesques complexes ; corps de géant qui nous accueillent sur leur surface imposante de civilisation. Destin de liberté, symbole d'immensité. Les confins illimités de l'esprit humain. Un arrêt bien positionné, un feu de circulation stratégiquement installé réussit à maintenir l'ordre dans n'importe quelle société. Génie de l'urbanisme.

La bretelle qui mène au pont et le pont qui mène à la tranquillité de mon foyer. Mon foyer... mon duplex, devrais-je dire. Mur mitoyen, téléviseur et îlot de cuisine. Lit double pour personne seule, collection de DVD classés par ordre alphabétique et plancher de salle de bain en céramique. Rideaux de polyester vert amande et couette assortie, fauteuil en « L » marron clair. Décoration standard de banlieue, froide et rassurante. Armoire crème aux portes vitrées contenant des coupes à Martini dont les socles sont chacun teintés d'une couleur distincte. Sur le pont, je peux anticiper mon arrivée. Je débarre la porte pour me retrouver devant un salon vide et bleu. Le bleu du soir qui baigne l'espace... Le répondeur indique qu'il n'y a pas eu d'appels, mais j'appuie tout de même sur le bouton d'écoute. J'enlève mon veston et retourne à ma table de cuisine IKEA pour lire quelques titres ici et là dans le journal. Le néon de la cuisine rejette par exhalaison sa lumière artificielle et cancérigène. J'anticipe déjà mon arrivée, comme celles d'hier et d'avant-hier. Comme celles de tous les jours depuis les douze dernières années. Sur le pont, je suis aspiré vers cet environnement, comme dans un tube. Je ne vais là que parce que je n'ai nulle part où aller. Aucun autre endroit. Sinon le tube serait séparé en deux. Ou il y en aurait tout simplement un deuxième.

La circulation a diminué considérablement et je sais que je m'isole vers mon réduit. Retourner chez soi, c'est toujours s'isoler. C'est un peu triste en fait... Près de ma rue, je ralentis afin de garer la voiture sous l'abri Tempo, habitacle pour la carrosserie de fer de ma Toyota, mini-espace vital pour mon vaisseau de tous les jours. Tiens, c'est bizarre, je suis arrivé, mais je ne reconnais pas l'adresse. J'ai pourtant fait le trajet quotidien, dont j'ai toujours connu le secret. Peut-être me suis-je trompé, peut-être, qui sait... en douze ans, on a le temps d'oublier. Et pourtant, j'aurais juré... Enfin, je continue, dans les dédales d'un quartier que je connais trop peu. Que je connais comme l'on connaît son nom et son identité, par osmose, sans se poser de questions. Je retrouve ma rue, mon adresse, et toujours cette sensation. Ce n'est pas là. Ce n'est pas ma

maison. Ce n'est pas l'endroit où j'ai l'habitude d'entrer. Ce n'est pas mon territoire. Étrange. Où est donc mon havre de paix, ma cellule confortable de réclusion ? Un dernier tour. La troisième fois devrait me raviver la mémoire. Je ne peux tout de même pas errer ainsi éternellement. Je vais sans doute trouver. Où est ma rue ? Où suis-je ? Je tourne en rond, sans trouver. Je ne dois pas être dans le bon quartier. Ni même dans la bonne ville. Ça ne sert plus à rien d'errer ici, ce n'est définitivement pas l'endroit que je recherche...

Le moteur continue son activité. Je reprends la sortie qui mène à l'autoroute. Comme c'est curieux de perdre sa maison ainsi. Comme c'est curieux. Je dois absolument me souvenir, faire un effort. J'étais pourtant si sûr de moi... Déjà une heure que je voyage. Une heure dans cette voiture et je me sens mal. Mais je ne peux pas arrêter avant d'arriver. Une angoisse soudaine me saisit l'estomac. Je n'ai pas le choix, je m'arrête sur le bord de la route et mets les feux d'urgence. Les mains toujours sur le volant, je regarde autour de moi. Au devant, la route semble s'étendre jusqu'à l'infini. De derrière, elle semble venir des confins du monde. Une passerelle vers l'inconnu. Que faire lorsque l'on ne sait plus où aller ? La nuit tombe. D'autres voitures passent avec vélocité et disparaissent en un effacement surréaliste de points rouges qui s'éloignent à vitesse constante sur un espace rectiligne. Elles savent où elles vont. Elles n'ont qu'une option : suivre la circulation.

Je prends soudainement conscience de ma situation précaire. La réalité est que j'ai tout perdu. Un choc qui m'assaille assez violemment. Tous mes biens, toutes mes possessions se sont volatilisés avec mon logement. Et avec ma mémoire. Mon seul bien est cette voiture et ce qu'elle contient. Un inventaire rapide de mon nouveau statut : une Toyota 1996 modèle « hatchback » en bon état. Dans le coffre arrière : une bouteille aux deux tiers consommés de lave-glace, un chamois trop usé accompagné d'une éponge, une couverture de laine gris foncé et un

coupe-vent entortillé qui semble avoir été oublié depuis un bon moment déjà. Dans la voiture elle-même : un stylo-bille qui n'écrit plus, 1,58 \$ en monnaies éparses, un reçu d'épicerie et un sac de plastique. Sur l'intérieur de la portière du conducteur se trouve un guide du CAA cataloguant à la fois les routes et les aspects touristiques de l'état de Washington. Enfin, dans le coffre à gants, il y a une paire de gants de cuir ainsi qu'une vieille boussole ayant la dimension de la paume d'une main. Une boussole dont je n'avais jamais vu l'aspect auparavant. Sans âge. Une boussole trop ordinaire, l'archétype de la boussole. Elle se trouve dans cette voiture depuis combien de temps ? Nul ne pourrait le dire. Qui l'a déposée à cet endroit restera toujours un mystère. L'aiguille rouge s'agite nerveusement vers le nord. Et le nord pointe la route disparaissant dans la noirceur homogénéisée du ciel et de la terre.

Je ne savais pas si je devais me compter chanceux de constater que j'avais encore un minimum de possessions ou si je devais plutôt me désoler du nombre restreint de celles-ci. Je n'ai donc pas réagi et ai pris la seule décision logique qui s'offrait à mon esprit. Suivre les indications de la boussole. Emprunter le chemin vers le nord inconnu. Suivre l'autoroute jusqu'à chez moi et espérer arriver avant que la nuit ne soit trop avancée.

Drive North

Drôle de sensation. Conduire sans savoir ni vers où ni pourquoi. Conduire sans savoir dans combien de temps on atteindra la destination. Conduire sans règles, sans arrêts et sans distractions. Conduire seul à seul avec soi-même. Et avec la voiture.

Ça n'a pas été long avant que le décor environnant se transforme. Les échos de la ville s'étant disséminés peu à peu, ce sont les conifères qui occupent désormais l'espace visuel. Leur silence dans le noir est encore plus pesant et austère que tout autre silence. Les conifères sclérosent l'air de leurs cimes grasses et lourdes... J'essaie de refaire mentalement la scène de mon arrivée à la maison mais, plus je roule, plus il m'est difficile de réfléchir. La fatigue a dû s'accumuler. Je vois les couleurs, ou plutôt les teintes, mais non pas les formes. Je vois une ligne qui me guide, blanche et phosphorescente, éclairée par mes phares allumés. C'est si simple d'être sur la route. Ni au départ, ni à l'arrivée. Entre deux mondes, guidé, mené sans équivoque par un axe directeur. En pleine confiance avec la chaussée. Moi qui me confonds avec l'aluminium de la voiture. Je pèse deux tonnes et voyage à près de 110 km/h. Il y a quelque chose de jouissif dans ce nouvel état mécanique. Une jouissance machinale, dure et froide, qui me donne des frissons d'immobilité. La boussole est installée sur le siège du passager, en tant que seule compagne capable de me communiquer ses intentions et ses pensées, voire ses désirs. Dans son attente mystique, elle crie avec impatience sa volonté. Je l'écoute et la comprends. Nous avons trouvé un nouveau tunnel qui va nous mener tous deux là où nous voulons vraiment aller. Je n'ai plus de questions à poser, car elle me répond si clairement. Il n'y a plus d'hésitation lorsque l'on connaît le chemin. Et elle le connaît, je le sais.

La portion du voyage qui a suivi n'a été qu'un sommeil déguisé. Dans la nuit, seulement les phares et la route monotone me tenaient compagnie. Pourtant, une lumière intense m'aveuglait. Mes pensées brillaient de souvenirs. Mon univers divisé. Mon passé, ma jeunesse. Mais je ne reconnaissais rien de tout cela. Pellicule de cinémathèque. Un écran allumé qui m'offrait la vie d'un inconnu en diapositives. Des bruits, des sons. Des sons humains. Musique de film. Brillance du mouvement et éclat d'un monde révolu. Un état hypnotique, effacé. La vitesse du temps, son écoulement, n'était plus une problématique. Le temps transformé

en un bloc qui ne se traverse pas. Opposition contrastante avec la route qui, elle, n'a qu'une seule utilité : qu'on la traverse. Qu'on l'use de nos pneus caoutchoutés pour qu'elle nous porte vers un ailleurs lointain. Qu'elle nous fasse décoller de la réalité quotidienne et astreignante pour nous guider vers des destinations métaphysiques... Fricción des roues, résistance bétonnée et envol du conducteur.

Le soleil a commencé à éclairer le ciel gris. Un ciel gris qui n'offre qu'une coloration supplémentaire à l'asphalte ubiquitaire. La circulation s'est réduite à quelques automobilistes que je rencontre au compte-gouttes. Les panneaux d'indication, rares et imprécis, annoncent des lieux dont je n'ai jamais entendu parler. Des lieux aux noms aussi généraux qu'insipides, aussi obscurs qu'insignifiants. Je passe devant ce qui me semble être une agglomération plus ou moins importante. J'en ai sans doute passé des dizaines pendant la nuit, mais toutes sans intérêt. Des dizaines d'amas qui n'ont pas su me retenir, m'appeler. Des habitations sans sens, sans essence. Mais en voilà une qui me fait bifurquer. Un détour, rien de plus. La boussole pointe toujours vers le nord.

Cette ville me plaît avec ses maisons basses en taule blanche. L'absence de végétation est étourdissante. Une grandeur nature de ces réserves amérindiennes que l'on nous bombarde aux nouvelles télévisées. Je conduis toujours. J'ai faim. Il est trop tôt pour qu'il y ait de l'activité dans le village. La terre, sombre et granuleuse, est recouverte de gel. Pergélisol. Des antennes satellites et des pickups Ford balisent le paysage. Le retour des feux de circulation. Les écoles désertes. Le matin attire souvent les fantômes, me dis-je. Je rentre dans un casse-croûte 24 heures.

À l'intérieur, un homme à casquette lit le journal local. La serveuse en uniforme semble directement sortie d'un *Road Movie* des années soixante-dix. Avec sa robe rose délavé, elle sert nonchalamment les nombreux clients amorphes. Je commande un copieux déjeuner. Gras

et jaune. J'entends la ville se réveiller. La porte qui s'ouvre et le son de clefs qui s'entrechoquent. Les feuilles du journal qui coupent brutalement avec le bruit de l'émission de radio que l'on entend en sourdine descendre du plafond. Bruits d'ustensiles sur les plats et café que l'on sert. Des clients qui toussent subtilement dans leur tasse. Je consomme la nourriture et paie, en silence.

Ce soudain arrêt m'a déstabilisé. Mon corps n'est pas habitué à une telle immobilité. J'erre un peu dans les rues, mais je ne me sens pas bien. Non, je dois retourner dans la voiture. Mes pieds sont de béton et tout semble bouger autour de moi. La voiture, ma maison de fortune, ma carapace devant l'inconnu. Un instant de panique me saisit, ma respiration s'accélère. Je dois atteindre la cabine du conducteur. J'y arrive à grande-peine et m'immisce rapidement dans l'habitacle pressurisé. Enfin, je me calme. Je soupire tandis que des larmes de soulagement emplissent mes yeux. Je remets le contact et repars immédiatement.

Ici, tout se ressemble, aucune distinction. Je ne peux pas dater ces logements. Modernes et pourtant si usés. Enfin un exemple d'universalité. Ce doit être le climat. Il fait plus froid ici. Le climat désintègre les habitations de façon égalitaire. Arrêt au feu rouge, même s'il n'y a aucun automobiliste en vue, ni devant, ni de côté, ni derrière. Seulement moi. Mais voilà à ma droite un piéton, marchant tête basse. Je descends la vitre du côté passager. L'air froid envahit immédiatement la voiture. Un homme à physionomie autochtone, la tête couverte d'un bonnet à revers de fausse peau de mouton, s'approche. Je le salue d'un signe de main. Son regard brun me dévisage tandis que je demande le nom de la ville. Il plisse son œil. Je répète. Quel est le nom de ce village ? Silence. Soudain, il ouvre sa bouche et se met à gesticuler. Il parle. Les bruits gutturaux qui s'échappent de sa bouche ne m'éclairent en rien. Nous ne nous comprenons pas. Nous sommes différents, trop différents. Une langue de distance. Échec. Je ne m'y attendais pas du

tout. Un scénario écarté par ma raison. Il reste là, debout, répétant des mots hors de la portée de ma compréhension. Je sens une partie de moi se détruire et disparaître. La solitude, c'est ça. Interceptor au hasard un piéton qui nous parle un langage nouveau. Un langage celé par un secret dont on ignore la clef. Je remonte la vitre et appuie sur l'accélérateur, laissant mon interlocuteur déconcerté. Sur le coin de la rue, je laisse cet homme interloqué, confondu. Je ne peux pas rester ici, je dois partir.

Je quitte cette ville fantôme, cette ville sans nom. Les indications temporelles ne me sont fournies que par le voyage du soleil dans le ciel. Boule de feu dure et froide. Il est une heure de l'après-midi. Quelques kilomètres seulement depuis que j'ai quitté les derniers vestiges humains. De retour sur la route, je vois au loin une silhouette noire qui se détache. Rencontre inattendue. Peut-être celle-ci sera-t-elle plus concluante. Je roule encore pendant quelques minutes. Il est impossible qu'elle se trouve à une distance aussi éloignée, impossible. Je n'ai aucune impression de rapprochement. Ma voiture est pourtant en mouvement. Je devrais être en mesure de l'atteindre éminemment. Elle est là, devant moi, tangible et inatteignable.

Ce manège dura jusqu'à la tombée du jour. J'ai suivi cette ombre sur près de 500 kilomètres, traquant l'inconnu insaisissable. Mes tentatives d'accélération, mes changements de vitesse et de position, tout fut vain. Rien. L'insatisfaction de la recherche inassouvie. Ensuite, horrible dessein du sort, l'ombre s'est évaporée dans le soir brunissant. Sans prévenir, d'un seul coup, de façon directe et définitive. Ce n'était qu'un mirage, une illusion. Étrange. Elle avait l'air pourtant si réelle.

Il fait maintenant nuit. Je suis seul sur la chaussée et les indications routières névoquent plus rien chez moi. J'ai oublié comment lire les cartes, les mots. Tout ce dont je me souviens, c'est de la circulation du centre-ville, d'un pont, d'un quartier et de ses rues perpendiculaires.

Du béton et de l'asphalte. D'un monde d'autoroutes sans fin, qui vont dans tous les sens... Cette nuit est particulièrement claire. Je vois encore l'ombre des arbres à ma gauche. À ma droite se trouve une lande encore plus sombre. Mais un ciel si pur ! Le froid s'infiltré dans l'habitacle, le froid stellaire, celui qui maintient les astres en place. Étoiles immuables dans l'univers frigorifique.

C'est à ce moment, au moment de mes réflexions célestes, que j'ai entendu le cliquetis furieux de la boussole. La boussole, toujours installée sur son siège, avait décidé de me parler. Son aiguille folle ne pointait plus aucune direction. Elle les pointait toutes à la fois. Ne saisissant pas ce qu'elle voulait signifier, je lève les yeux vers la route et, devant moi dans le ciel, surprise mystique...

Une lampée de lumière dansante. Un rideau vert bleuté qui dresse ses arcs lascifs dans le ciel indigo. Quelquefois des lignes, quelquefois des courbes... La couleur m'offrait ce qu'elle avait de plus beau. Attirance et séduction. Un appel astral. Et moi, je ne pouvais que continuer ma conduite vers ce spectacle mystérieux. Immense faisceau en mouvement qui aurait pu envelopper l'espace entier par sa lumière. Et pourtant, il restait si discret, si soucieux d'esthétique. Et ondulait, et ondulait... Un frisson me parcourut alors le dos et s'arrêta à la hauteur de mes épaules. Ma tête n'était plus qu'un cartilage paralysé. Un bourdonnement dans les oreilles emplît mon cerveau de vide cotonneux. Où vais-je, je ne sais plus. Je n'ai pas à savoir. Quelqu'un m'appelle. Ou quelque chose. Mais je n'ai pas à savoir.

Et soudainement, plus rien. Fin du spectacle. Retour à l'ordre. J'ouvre les yeux que je n'avais jamais tenus fermés. Le ciel reprend son opacité habituelle. Mais le froid, le froid perdure. Mon esprit est de jour en jour davantage plongé dans l'inanition. Sensation feutrée. Sensation d'enveloppement. Suis-je un être corporel, un esprit ou bien un véhicule ? Ou tout simplement un mouvement ? Ai-je un nom ? Plus maintenant.

Je suis allé beaucoup trop loin pour ne pas oublier. Oublier et revenir en arrière. Au début de la conception, lorsque j'étais encore vierge. Vierge de vie, vierge d'expérience et d'existence. Neuf et sans mémoire...

Disappear

Le matin est arrivé encore une fois, comme s'il avait été plaqué, sans avertir. Le paysage est désormais complètement métamorphosé. Une lande blanche et plate sous un ciel tout aussi immaculé. Certaines irrégularités brisent l'harmonie. Ce sont des arbustes morts et noirs. Une lande déserte de toundra. Déserte et glaciale. La grande et puissante autoroute aussi s'est modifiée. Je la suis, même si je ne la reconnais plus. Qui suis-je pour la juger ? Et soudain, je m'aperçois que je n'ai plus d'essence. Il fallait bien que ça arrive. Après tout, on ne déjoue pas les forces de la nature.

Je sens le moteur donner des coups. Le chemin se termine. Un choc sec m'avertit que je suis définitivement en position d'arrêt. Je sors de la voiture. Mon sort se résume donc à cela. Mais alors, vais-je enfin connaître une réponse et l'issue de cette pérégrination ? J'arrive bientôt. Un sentiment de nausée s'empare de moi. Encore. Je vais chercher la couverture et la veste qui se trouvent dans le coffre arrière. Manteau qui s'enroule autour de moi, une deuxième peau, rude et fibreuse. Couche de protection contre la pénétration du froid. Le froid sournois et blanc. J'ouvre la porte du passager et récupère la boussole qui est, elle aussi, froide et démente. Je sens le magnétisme opérer en son centre. Il fait vibrer ma main refermée.

Je réfléchis à la marche à suivre, mais tout ce que je peux faire, c'est de continuer vers l'avant. Continuer à avancer malgré la voiture hors d'usage. Je ne peux pas rester ici, seul. Il faut absolument que je continue

le mouvement initial, celui qui s'est emparé de moi il y a si longtemps. Le chemin ne peut pas se solder par ce néant, par cette absence. Le blanc... Partout où je regarde, c'est cette couleur que je vois. Cette couleur de l'absence... ou de l'absolu. Je marche. Le déplacement me tient en vie. Le mouvement, l'impulsion, le voyage vers le point final, vers la destination. Je ne sens plus, je ne vois plus, je ne pense plus. Qui étais-je avant d'arriver ici, avant d'entreprendre ce voyage ? Souvenirs si faibles qu'ils ont été purgés de ma mémoire. Une purge totale. Un renouveau. Une renaissance.

Je sais que je ne dois pas m'arrêter. Et pourtant, qu'arriverait-il si je m'asseyais ici ? Est-ce physiquement possible d'atteindre l'immobile ? Qu'arriverait-il si je m'asseyais ici et que je cessais de suivre cette route ? Le silence. Non. Le bruit du vent et du silence. Le bruit de la neige et de la glace. Et de l'immobile.

Un violoncelle crie ses cordes à vide. Un son grave et puissant. Éternel. Qui se répète. J'entends des voix, des voix qui parlent un langage inconnu, qui n'est pas le mien. Une musique, des voix, le vent et la neige. Le ciel rejoint la terre. Une fine ligne délimite l'espace et le temps, le possible de l'irréel.

Soudain, pendant que mon regard se perd dans le tourbillon d'immensité, pendant que je saisis dans ma pupille l'infinité du paysage statique, je me sens bizarre, comme dans un nouvel état de cohésion. Une douce chaleur m'enveloppe et commence lentement à me désintégrer. Combien de temps suis-je resté ici ? Une heure, une semaine, une vie. Le givre commence à s'accumuler sur ma peau et sur mon visage. Je crois que j'ai trouvé.

Devant moi, la boussole fait maintenant des tours frénétiques, mais réguliers. Elle ne retrouve plus son chemin puisqu'ici il n'y a plus de chemin. Sur le cœur du monde, où les règles n'existent plus, où le

temps s'arrête. J'ai trouvé l'endroit où la terre devient le ciel et où le ciel se confond en moi. La neige giflée par le vent s'amoncele à mes pieds, sur mes jambes. Dans le vent, toujours ce son, tel un violoncelle. De plus en plus grave et puissant. Les bruits que j'entendais d'abord étouffés s'intensifient. Toujours en crescendo, toujours plus forts. Mais je ne pourrais dire sur quelle tonalité. Peut-être est-ce le son blanc et pur de la totalité, de l'absolu.

Tout m'enveloppe. Je vois un traîneau qui avance à l'horizon. Tache noire qui se meut. Une tache noire qui se meut sur la ligne horizontale. Sur la plaine blanche et rectangulaire. Une tache noire qui se meut et moi, immobile, couvert par la neige, j'ai trouvé un équilibre. Immobile, en équilibre, je regarde ce dernier vestige de la civilisation. Devrais-je le suivre, devrais-je l'atteindre. Non. Ici, je suis bien. Ici, je suis la neige. Ici, je suis le ciel et les saisons. Ici, j'ai trouvé ce que j'ai toujours cherché. Ma mémoire est blanche. Et mon corps disparaît.

Au loin, le traîneau s'envole et expire et il ne reste plus que la terre et moi. Enfin, j'ai trouvé. Après tout ce temps, après toutes ces années perdues... Mes membres commencent enfin à fondre. Et tandis que je fonds, le froid me semble agréable et paisible. Il me pique et me transperce pendant que ma métamorphose ultime s'opère avec le sol, le magma et l'atmosphère. Pendant que ma chair s'étiolle et que mon souffle enveloppe l'espace... Tout se passe si vite, tout est hors du temps. Avant la fin, j'ai une pensée pour la brillance du soleil. Et pour les étoiles. Les milliers d'étoiles qui m'attendent dans leur volonté d'unité et d'harmonie divine... J'ai trouvé ce que j'ai toujours cherché. Le bout du voyage, la finitude. Blanc partout, leur flegmatique. Ça y est, je disparaiss... disparaiss sans laisser de trace... moi qui n'ai jamais été qu'une ombre en mouvement. Et me voilà à la fin du périple, immobile et en paix. Immobile dans le froid qui me consume, immobile et en équilibre. Retrouvant ce que j'avais perdu jadis, avant le début des temps. Retrouvant ce que j'avais perdu. Dans le firmament. Dans l'éternité.

Répartition des prix

Les lauréats du concours Critère ont accepté que leur texte soit publié par les organisateurs sous forme imprimée ou électronique. Le présent volume est le résultat de cette entente. Il est disponible à la bibliothèque de la plupart des collèges. Les textes peuvent aussi être lus dans le site internet du concours à l'adresse < www.cegep-fxg.qc.ca >.

Cette année, en plus des récompenses de 100 \$ à chacun des dix finalistes, le jury a décerné les prix de la manière suivante :

1^{er} prix, 1 000 \$

Simon Boulerice, Collège Lionel-Groulx

2^e prix, 800 \$

Emmanuelle Belleau, Collège François-Xavier-Garneau

3^e prix, 700 \$

Geneviève Morin, Collège François-Xavier-Garneau

5 mentions, 500 \$ (total 2 500 \$)

Catherine Arsenault, Cégep de la Gaspésie et des Îles
Alexandre Gilbert-Vanasse, Cégep de Sainte-Foy
Laurence Grenier-Laroche, Collège Édouard-Montpetit
Mylaine Massicotte, Cégep de Victoriaville
Tatiana Saint-Louis, Cégep de Saint-Laurent